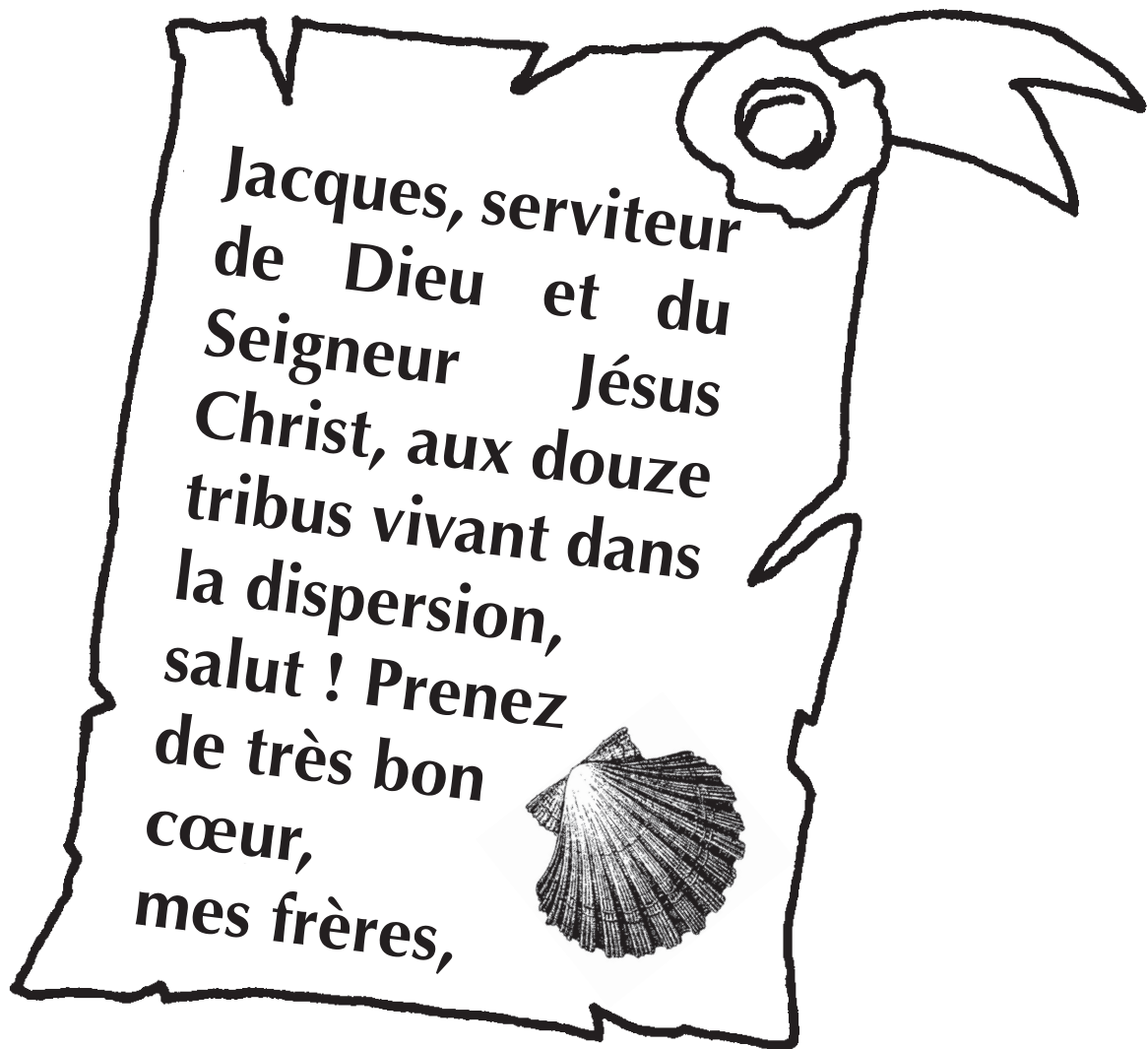


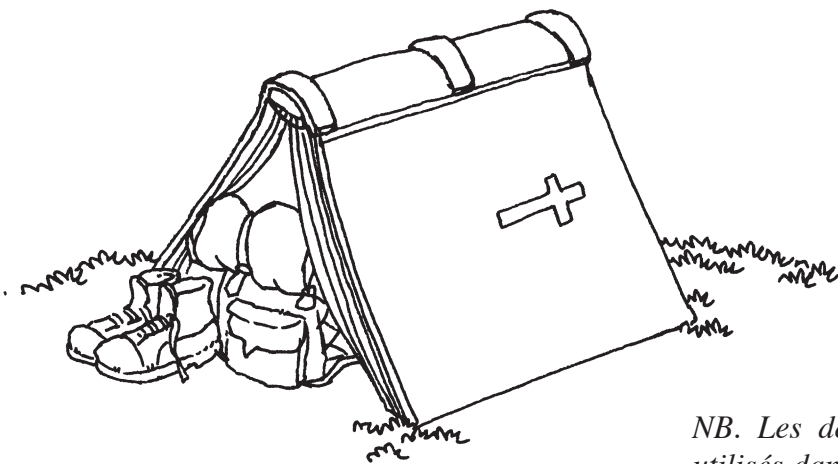
Camp Biblique Œcuménique

Vaumarcus 2008

L'épître de Jacques



Dossier théologique



NB. Les dessins symboliques ou humoristiques utilisés dans ce dossier n'illustrent pas forcément les termes du texte sous lequel ils se trouvent.

Bienvenue au camp 08 !

Vous êtes plutôt «famille, je vous aime» ou «famille, je vous hais» ? Vous connaissez peut-être l'émission radiophonique qui commence par cette petite question, à laquelle un invité répondit : «Famille, je vous aime»...

Et vous, comment abordez-vous le camp de Vaumarcus 08 ? Famille-câlin ou famille lâche-moi les baskets ? Que représente la vie communautaire dans votre histoire ? Comment vous sentez-vous dans un groupe ? Plutôt envie de fuir ou de vous y fondre ? Sentiment d'être agressé-e si l'on s'approche trop de vous, ou besoin viscéral de vous sentir accepté-e ? Entre le besoin d'appartenir au groupe et celui d'être respecté-e dans votre intégrité et votre individualité, de quel côté votre cœur balance ? Entre nous, tu préférerais que je te dise «tu» ? Peur du rejet d'un côté, peur d'être «englouti-e» de l'autre, ambivalence, envies... Stop avec ces questions, je suis enfin EN VACANCES !

Ce qui est certain, c'est que plusieurs d'entre nous participent au camp pour la première fois, alors que pour quelques autres, aussi loin que remontent leurs souvenirs, Vaumarcus est présent... Appréhension ou joie de la nouveauté côtoient ainsi retrouvailles chaleureuses ou routines un peu sclérosantes... Au début de ce camp, nous pourrions peindre dans une grande palette de couleurs autant de variantes, de combinaisons d'attentes, de recherches et de besoins, que nous sommes de personnes rassemblées.

Les mots de la lettre de Jacques parlent de ce qui peut se passer entre nous : jugement ou accueil, nos langues pour dire du bien ou du mal, pauvretés et richesses, apparence, jalousies et rivalités, justice, sagesse, conflits, prière. Jacques invite à «réaliser la parole»...

Pendant une semaine, Vaumarcus devient le lieu possible d'une expérience enrichissante. Le cadre de vie communautaire du camp s'offre à moi, à nous comme un défi et une exploration : à l'écoute de mes propres besoins, dans la rencontre de l'autre et l'accueil du morceau d'histoire que nous partagerons, la force d'une belle parole devenue réalité peut faire la différence ! Alors, bon camp à chacune, chacun !

Madeline Heiniger
Présidente de l'association du CBOV

Epître de Jacques

Traduction Œcuménique de la Bible (TOB)

Chapitre 1

[1] Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus Christ, aux douze tribus vivant dans la dispersion, salut.

[2] Prenez de très bon cœur, mes frères, toutes les épreuves par lesquelles vous passez,

[3] sachant que le test auquel votre foi est soumise produit de l'endurance.

[4] Mais que l'endurance soit parfaitement opérante, afin que vous soyez parfaits et accomplis, exempts de tout défaut.

[5] Si la sagesse fait défaut à l'un de vous, qu'il la demande au Dieu qui donne à tous avec simplicité et sans faire de reproche; elle lui sera donnée.

[6] Mais qu'il demande avec foi, sans éprouver le moindre doute; car celui qui doute ressemble à la houle marine que le vent soulève.

[7] Que ce personnage ne s'imagine pas que le Seigneur donnera quoi que ce soit

[8] à un homme partagé, fluctuant dans toutes ses démarches.



Commentaires et explications

On peut aussi traduire : «Jacques, serviteur de Jésus Christ Dieu et Seigneur», très clairement affirmatif sur la divinité de Christ, donc polémique contre les judéo-chrétiens qui la nieront.

«Epreuves», même mot que la tentation du Notre Père, mot qui désigne les tribulations apocalyptiques aussi bien que le risque de chute. Le mot se retrouve au verset 13 : «que nul, quand il est tenté»...

Accueillez les événements de la vie comme vos maîtres honorés.

«Produit» : dans ce verbe, même racine que le mot ἐργόν «ergon», traduit généralement par «œuvre».

Parallèle chez Paul : «la détresse produit l'endurance, l'endurance une foi éprouvée, et une foi éprouvée l'espérance» (Romains 5,3-4).

*«Opérante» : encore la racine «ergon»
Etre parfaits ! Aïe ! Heureusement que le verset suivant rappelle que c'est don de Dieu !
C'est bien du don de la sagesse qu'il s'agit, pas de l'exaucement en général.*

«Simplicité» : c'est-à-dire non-double, sans dualité, sans jugement.

*La dualité : passer d'une idée à l'autre.
C'est aussi une des explications symboliques du serpent qui rampe, oscillant entre droite et gauche. Qui possède d'ailleurs une langue bifide...*

*«Partagé», littéralement : à l'âme double.
Invitation à vivre sa foi «à fond »... Avec une idée d'irréversible : au moment où quelqu'un demande quelque chose au Seigneur, il ne peut plus revenir en arrière.*

Appel de Jacques à la confiance totale en Dieu, qui s'oppose à une «âme double» qui douterait non d'elle-même – problématique

[9] Que le frère de condition modeste tire fierté de son élévation,

[10] et le riche, de son déclassement, parce qu'il passera comme la fleur des prés.

[11] Car le soleil s'est levé avec le sirocco et a desséché l'herbe, dont la fleur est tombée et dont la belle apparence a disparu; de la même façon, le riche, dans ses entreprises, se flétrira.

[12] Heureux l'homme qui endure l'épreuve, parce que, une fois testé, il recevra la couronne de la vie, promise à ceux qui l'aiment.

[13] Que nul, quand il est tenté, ne dise : «Ma tentation vient de Dieu». Car Dieu ne peut être tenté de faire le mal et ne tente personne.

[14] Chacun est tenté par sa propre convoitise, qui l'entraîne et le séduit.

[15] Une fois fécondée, la convoitise enfante le péché, et le péché, arrivé à la maturité, engendre la mort.

[16] Ne vous y trompez pas, mes frères bien-aimés.

[17] Tout don de valeur et tout cadeau parfait descendent d'en haut, du Père des lumières

moderne – mais de Dieu, et donc hésiterait à s'engager selon les volontés de Dieu, ou n'aurait pas l'endurance dans une situation difficile.

Dieu élève l'humble, voir 2,5.

*Ou plutôt : «Que le frère de **basse** condition tire fierté de son élévation, et le riche, au contraire, de son **abaissement**, car il passera comme fleur des champs» (même mot).*

Tout passe, voir Qohéleth-l'Ecclésiaste...

Comparaison classique, voir Esaïe 40,6-8, Psaume 90 et 103, => Gilles, «Les trois

cloches» : Elle est comme la fleur des champs.

Épis, fruits mûrs, bouquets et gerbes,

Hélas! vont en se desséchant...

Le soleil et le sirocco qui dessèchent rappellent la parabole du semeur : Marc 4,6.

Les aléas de la vie font que les biens matériels ne sont guère des valeurs sûres, ni impérissables...

Béatitude d'épreuve, avec la récompense classique de la couronne au dernier jour, voir Apocalypse 2,10 par exemple. Voir aussi Matthieu 5,11-12.

La béatitude ne veut pas dire que l'épreuve est nécessaire à la foi, mais qu'en cas d'épreuves, heureux est celui qui réussit à les traverser.

Correspond au vrai sens du Notre Père : «Conduis-nous loin de la tentation».

Le Dieu Un n'est pas double.

Quelle image ! Digne d'une gravure de Dürer !

A rapprocher des réflexions du bouddhisme sur le désir et l'attachement : céder à la convoitise, c'est s'attacher à quelque chose, avoir peur de le perdre, haïr ce qui pourrait nous le faire perdre.

Dieu n'est pas soumis aux mouvements des astres, il est aussi leur Seigneur (Père des

chez lequel il n'y a ni balancement ni ombre due au mouvement.

[18] De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous soyons pour ainsi dire les prémices de ses créatures.

[19] Vous êtes savants, mes frères bien-aimés. Pourtant, que nul ne néglige d'être prompt à écouter, lent à parler, lent à se mettre en colère,

[20] car la colère de l'homme ne réalise pas la justice de Dieu.

[21] Aussi, débarrassés de toute souillure et de tout débordement de méchanceté, accueillez avec douceur la parole plantée en vous et capable de vous sauver la vie.

[22] Mais soyez les réalisateurs de la parole, et pas seulement des auditeurs qui s'abuseraient eux-mêmes.

[23] En effet, si quelqu'un écoute la parole et ne la réalise pas, il ressemble à un homme

lumières). Vraisemblable polémique contre une astrologie très présente à l'époque dans tous les milieux. Les hommes ne peuvent donc ni invoquer la responsabilité de Dieu dans le malheur qui leur arrive (verset 13), ni celle des astres. Unité de Dieu.

On dit aujourd'hui : «Le bonheur, c'est de savoir se contenter de ce que l'on a». La jalousie, l'avarice, l'adultère, la «gloriole»... autant de «maux», qui nous ramènent tous à cette volonté de posséder davantage. En dominant sa convoitise, c'est bel et bien pour son bonheur que l'on se bat.

Noter ces deux engendremens (versets 15 et 18) qui s'opposent, l'un menant à la mort, l'autre à la vie. A la suite du Christ, nous sommes enfants de lumière, vivons donc en enfants de lumière, comme dit Ephésiens 5. Le savoir ne donne pas droit à une quelconque supériorité...

Pourquoi nous avoir créés avec des émotions s'il convient de les refouler ? Mais s'il est question de méchanceté, là, d'accord ! Il est possible de se mettre en colère sans pour autant blesser autrui, sans pour autant se montrer méchant.

«Colère» : il importe de savoir donner un juste statut à ses émotions. La colère contre l'autre est stérile. La colère «pour soi» est l'occasion de prendre conscience d'une blessure à guérir, d'une valeur «froissée» à rétablir...

Image de la parole comme une graine que l'on peut cultiver en soi...

Savoir, c'est bien, agir, c'est mieux.

Réalisateurs : verbe «faire».

La Parole de Dieu est toujours agissante (Genèse 1). Mieux encore, Dieu est lui-même la Parole (Jean 1).

Parabole parallèle à celle des deux maisons, Luc 6,48-49. Un miroir à cette époque est en

qui observe dans un miroir le visage qu'il a de naissance :

[24] il s'est observé, il est parti, il a tout de suite oublié de quoi il avait l'air.

[25] Mais celui qui s'est penché sur une loi parfaite, celle de la liberté, et s'y est appliqué, non en auditeur distrait, mais en réalisateur agissant, celui-là trouvera le bonheur dans ce qu'il réalisera.

[26] Si quelqu'un se croit religieux sans tenir sa langue en bride, mais en se trompant lui-même, vaine est sa religion.

[27] La religion pure et sans tache devant Dieu le Père, la voici : visiter les orphelins et les veuves dans leur détresse; se garder du monde pour ne pas se souiller.

Chapitre 2

[1] Mes frères, ne mêlez pas des cas de partialité à votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus Christ.

métal poli, il est très imparfait (1 Corinthiens 13,12 : «maintenant, nous ne voyons pas les choses clairement, mais comme dans un miroir»), même s'il apprend à se connaître soi-même. On ne se voyait presque jamais dans un miroir chez la plupart des gens : à l'époque, c'était un objet de luxe, et il était facile d'oublier ce que donnait l'image du miroir.

S'observer à l'aune de la loi, c'est mieux que se voir dans un miroir : on sait vraiment ce qu'il y a en nous.

«Agissant» : littéralement : en faiseur d'actes/œuvres (toujours «ergon»).

Loi de la liberté : Jacques parle ici de l'Évangile. Il reprend le terme loi de manière polémique, contre la Loi de l'AT qui ne libère pas. Se souvenir que le mot loi évoque pour nous des articles juridiques, alors que pour les Juifs, le mot renvoie à la révélation de Dieu dans les cinq premiers livres de la bible. Paul parle de la même manière de la loi de la foi (Romains 3,27), de la loi de l'amour (Romains 13,10) ou de la loi du Christ (Galates 6,2).

Le secours porté aux petits rappelle la scène du jugement en Matthieu 25,31-46. Veuves et orphelins sont associés très souvent dans l'Ancien Testament, comme des faibles à qui porter assistance.

Le monde (voir aussi 2,5; 3,6; 4,4) est l'espace de vie que nous habitons dominé par les puissances de destruction, c'est quelque chose d'opposé à Dieu. Se garder du monde n'est pas le fuir, mais tenir sans succomber à ses idées dominantes, comme développé en Jacques 4,1-10.

[2] En effet, s'il entre dans votre assemblée un homme aux bagues d'or, magnifiquement vêtu; s'il entre aussi un pauvre vêtu de haillons;

[3] si vous vous intéressez à l'homme qui porte des vêtements magnifiques et lui dites : «Toi, assieds-toi à cette bonne place»; si au pauvre vous dites : «Toi, tiens-toi debout» ou «Assieds-toi là-bas, au pied de mon escabeau»,

[4] n'avez-vous pas fait en vous-mêmes une discrimination ? N'êtes-vous pas devenus des juges aux raisonnements criminels ?

[5] Ecoutez, mes frères bien-aimés ! N'est-ce pas Dieu qui a choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde pour les rendre riches en foi et héritiers du Royaume qu'Il a promis à ceux qui L'aiment ?

[6] Mais vous, vous avez privé le pauvre de sa dignité. N'est-ce pas les riches qui vous oppriment ? Eux encore qui vous traînent devant les tribunaux ?

[7] N'est-ce pas eux qui diffament le beau nom qu'on invoque sur vous ?

[8] Certes, si vous exécutez la loi royale, conformément au texte : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous agissez bien.

[9] Mais si vous êtes partiaux, vous commettez un péché et la loi vous met en accusation comme transgresseurs.

[10] En effet, observer toute la loi et trébucher sur un seul point, c'est se rendre passible de tout,

[11] car Celui qui a dit : Tu ne commettras pas d'adultère a dit aussi : Tu n'assassineras pas et si, sans commettre d'adultère, tu commets un meurtre, tu contreviens à la loi.

Parallèle à la béatitude : «heureux les pauvres», Matthieu 5,3 et Luc 6,20. Jacques ajoute un nouveau sens par rapport à la béatitude des évangiles. «Dieu qui a choisi», c'est le verbe de l'élection divine, voir 1 Corinthiens 1,26-31 : «ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les forts...». Et Jacques crée l'association : pauvre en biens matériels, mais riches en foi.

En 2,2, il s'agissait d'une supposition. Ici, les lecteurs sont accusés d'avoir réellement agi avec partialité («vous avez privé...») !

La «loi royale», appelée aussi «règle d'or».

Violent ! Mais c'est vrai, par exemple, qu'il nous arrive de «casser» une relation, une histoire, un moment réussi, par un seul mot mal-à-propos !

Le raisonnement montre que le comportement à l'égard des frères et sœurs perverti par la fascination de l'argent est aussi grave que la transgression d'un des dix commandements.

[12] Parlez et agissez en hommes appelés à être jugés d'après la loi de liberté.

[13] En effet, le jugement est sans pitié pour qui n'a pas eu pitié; la pitié dédaigne le jugement.

[14] A quoi bon, mes frères, dire qu'on a de la foi, si l'on n'a pas d'œuvres ? La foi peut-elle sauver, dans ce cas ?

[15] Si un frère ou une sœur n'ont rien à se mettre et pas de quoi manger tous les jours,

[16] et que l'un de vous leur dise : «Allez en paix, mettez-vous au chaud et bon appétit», sans que vous leur donniez de quoi subsister, à quoi bon ?

[17] De même, la foi qui n'aurait pas d'œuvres est morte dans son isolement.

[18] Mais quelqu'un dira : «Tu as de la foi; moi aussi, j'ai des œuvres; prouve-moi ta foi sans les œuvres et moi, je tirerai de mes œuvres la preuve de ma foi.

[19] Tu crois que Dieu est un ? Tu fais bien. Les démons le croient, eux aussi, et ils frissonnent.»

[20] Veux-tu te rendre compte, pauvre être, que la foi est inopérante sans les œuvres ?

[21] Abraham, notre père, n'est-ce pas aux œuvres qu'il dut sa justice, pour avoir mis son fils Isaac sur l'autel ?

[22] Tu vois que la foi coopérait à ses œuvres, que les œuvres ont complété la foi

[23] et que s'est réalisé le texte qui dit : Abraham eut foi en Dieu et cela lui fut compté comme justice et il reçut le nom d'ami de Dieu.

[24] Vous constatez que l'on doit sa justice aux œuvres et pas seulement à la foi.

[25] Tel fut le cas aussi pour Rahab la prostituée : n'est-ce pas aux œuvres qu'elle

Parler et faire ne sont plus en opposition comme en 1,22, mais unis sous la loi nouvelle.

Voir 1,25.

Jacques reprend les paroles de Jésus, voir Luc 6,37-38 et Matthieu 7,1-2, et 5,7, mises ici ensemble. Juger, c'est sortir du mouvement de la grâce et de l'amour en actes, choisir le jugement comme critère de vie, et comme demander à Dieu de faire de même. Donc se condamner soi-même.

Croire est essentiel, et n'est visible que par l'agir !

La foi sans les œuvres, ce serait vivre dans une pseudo-plénitude de bonne conscience qui nierait les appels du terre à terre.

Dieu est un, donc la vie est une, donc foi et action sont un.

Paul, lui, parle d'Abraham comme modèle de foi !

Il n'y a pas moyen d'être «ami de Dieu» sans allier la foi et les œuvres.

Rahab est un exemple classique chez les rabbins d'une païenne devenue croyante,

dut sa justice, pour avoir accueilli les messagers et les avoir fait partir par un autre chemin ?

[26] En effet, de même que, sans souffle, le corps est mort, de même aussi, sans œuvres, la foi est morte.

Chapitre 3

[1] Ne vous mettez pas tous à enseigner, mes frères. Vous savez avec quelle sévérité nous serons jugés,

[2] tant nous trébuchons tous. Si quelqu'un ne trébuche pas lorsqu'il parle, il est un homme parfait, capable de tenir en bride son corps entier.

[3] Si nous mettons un mors dans la bouche des chevaux pour qu'ils nous obéissent, nous menons aussi leur corps entier.

[4] Voyez aussi les bateaux : si grands soient-ils et si rudes les vents qui les poussent, on les mène avec un tout petit gouvernail là où veut aller celui qui tient la barre.

[5] De même, la langue est un petit membre et se vante de grands effets. Voyez comme il faut peu de feu pour faire flamber une vaste forêt !

[6] La langue aussi est un feu, le monde du mal; la langue est installée parmi nos membres, elle qui souille le corps entier, qui embrase le cycle de la nature, qui est elle-même embrasée par la géhenne.

[7] Il n'est pas d'espèce, aussi bien de bêtes fauves que d'oiseaux, aussi bien de reptiles

dont seront issus plusieurs prophètes. Elle est citée comme ancêtre de Jésus dans Matthieu 1,5, et comme modèle de foi dans le chapitre des modèles de l'Ancien Testament de l'épître aux Hébreux 11,31. C'est une prostituée de Jéricho qui accueille, cache et fait s'évader de la ville deux espions juifs, voir Josué 2. Lors de la prise de la ville, elle et sa famille seront les seuls à ne pas être exécutés (Josué 6).

A quoi bon se réfugier dans de hautes sphères mystico-philosophiques si notre minimum vital – et le minimum vital de notre communauté, de notre collectivité – n'est pas assuré ? A quoi bon prier pour l'éradication de la faim si nous laissons s'affamer notre prochain sans le sou ?

Sur nos paroles qui permettent à Dieu de nous juger, voir Matthieu 12,33-37.

Mais il est sous-entendu qu'un tel homme n'existe pas, n'est-ce pas ?

Voir Proverbes 13,3; 16,27; 18,21.

La «géhenne» : ici, le feu du «diviseur», du diable.

que de poissons, que l'espèce humaine n'arrive à dompter.

[8] Mais la langue, nul homme ne peut la dompter : fléau fluctuant, plein d'un poison mortel !

[9] Avec elle nous bénissons le Seigneur et Père; avec elle aussi nous maudissons les hommes, qui sont à l'image de Dieu;

[10] de la même bouche sortent bénédiction et malédiction. Mes frères, il ne doit pas en être ainsi.

[11] La source produit-elle le doux et l'amer par le même orifice ?

[12] Un figuier, mes frères, peut-il donner des olives, ou une vigne des figues ? Une source saline ne peut pas non plus donner d'eau douce.

[13] Qui est sage et intelligent parmi vous ? Qu'il tire de sa bonne conduite la preuve que la sagesse empreint ses actes de douceur.

[14] Mais si vous avez le cœur plein d'aigre jalousie et d'esprit de rivalité, ne faites pas les avantageux et ne nuisez pas à la vérité par vos mensonges.

[15] Cette sagesse-là ne vient pas d'en haut; elle est terrestre, animale, démoniaque.

[16] En effet, la jalousie et l'esprit de rivalité s'accompagnent de remous et de force affaires fâcheuses.

[17] Mais la sagesse d'en haut est d'abord pure, puis pacifique, douce, conciliante, pleine de pitié et de bons fruits, sans façon et sans fard.

[18] Le fruit de la justice est semé dans la paix pour ceux qui font œuvre de paix.

Parole classique, voir le Psaume 139,4 cité par Paul dans Romains 3,13, par exemple.

Une invitation à se taire, ou, pour nuancer, à bien tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Polémique contre les médisances fraternelles, voir le verset 14.

Il s'agit même d'un défi basique pour les communautés chrétiennes rappelé en Philippiens 2,11 : faire que toute langue se consacre à la louange de Dieu !

Reprises d'exemples devenus proverbes chez les Romains. «Le bien ne sort pas plus du mal que la figue de l'olivier», Sénèque, philosophe romain. «D'une source pure l'eau coule pure», proverbe latin.

«Actes»: encore «ergon», «action, geste, mouvement».

Ou : «par ceux qui font œuvre de paix». Si c'est «par», Jacques rappelle aux sages que seuls ceux qui font œuvre de paix travaillent à la justice de Dieu, comme la béatitude de Matthieu 5,9. Si c'est «pour», Jacques dit polémiqement que le fruit de la justice n'est pas semé pour les sages qui enseignent dans la communauté (verset 13), mais pour les pacifiques.

Chapitre 4

[1] D'où viennent les conflits, d'où viennent les combats parmi vous ? N'est-ce pas de vos plaisirs qui guerroient dans vos membres ?

[2] Vous convoitez et ne possédez pas; vous êtes meurtriers et jaloux, et ne pouvez réussir; vous combattez et bataillez. Vous ne possédez pas parce que vous n'êtes pas demandeurs;

[3] vous demandez et ne recevez pas parce que vos demandes ne visent à rien de mieux que de dépenser pour vos plaisirs.

[4] Femmes infidèles ! Ne savez-vous pas que l'amitié envers le monde est hostilité contre Dieu ? Celui qui veut être ami du monde se fait donc ennemi de Dieu.

[5] Ou bien pensez-vous que ce soit pour rien que l'Écriture dit : Dieu désire jalousement l'esprit qu'Il a fait habiter en nous ?

En Esaïe 32,17, la justice apporte paix, calme et sécurité. Le thème «pas de paix sans justice» est un leitmotiv des prophètes (Amos, par exemple), des théologies de la libération, comme du Conseil Œcuménique des Églises et des œuvres d'entraide, aujourd'hui.

*On a tendance à **vouloir** être pur, pacifique, doux.. **pour** être sage; alors qu'il s'agit de cheminer vers la sagesse, vers l'unité, et le reste en sera conséquence, fruit.*

«Femmes infidèles» : le mot est féminin, il signifie bien : «adultère». Mais attention à la traduction, c'est la même métaphore qu'utilise Osée : Israël, épouse de Dieu, lui est infidèle, image qui traverse l'Ancien Testament. Ici, ce sont bien les «frères» qui sont infidèles, quel que soit leur sexe !

Le monde : voir 1,27.

Citation totalement inconnue ! On peut penser à une reformulation du commandement de ne pas adorer d'autres dieux, «car je suis un Dieu jaloux...», Exode 20,5. Ou à une réécriture du sommaire de la Loi : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur...».

De plus, la phrase est très elliptique. Littéralement : «Avec (ou contre) jalousie il désire l'esprit qu'il a fait habiter en nous».

Elle peut avoir quatre sens :

- L'esprit que Dieu a mis en nous aspire à la jalousie. (au sens positif du terme, comme Dieu est un Dieu jaloux, exclusif).

[6] Mais il fait mieux pour se montrer favorable; voilà pourquoi l'Écriture dit : Dieu résiste aux orgueilleux, mais se montre favorable aux humbles.

[7] Soumettez-vous donc à Dieu; mais résistez au diable et il fuira loin de vous;

[8] approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous. Nettoyez vos mains, pécheurs, et purifiez vos cœurs, hommes partagés !

[9] Reconnaissez votre misère, prenez le deuil, pleurez; que votre rire se change en deuil et votre joie en abattement !

[10] Humiliez-vous devant le Seigneur, et Il vous élèvera.

[11] Ne médisez pas les uns des autres, frères. Celui qui médit d'un frère ou juge son frère médit d'une loi et juge une loi; mais si tu juges une loi, tu agis en juge et non en réalisateur de la loi.

- *L'Esprit (Saint) désire jalousement ce qu'il a fait habiter en nous.*

- *Dieu désire jalousement l'esprit qu'il a mis en nous (et qu'il revendique pour sa liberté).*

- *Contre la jalousie, Dieu revendique l'esprit qu'il a fait habiter en nous.*

Citation de Proverbe 3,34. Le mot traduit par «se montrer favorable» est littéralement : il donne grâce, il fait cadeau. Si Dieu revendique l'homme tout entier, c'est parce qu'il lui donne une grâce plus grande que ne le fait le monde.

«Partagés» : de nouveau l'âme double, voir 1,8. A rapprocher des paroles de Jésus sur servir deux maîtres, Matthieu 6,24.

Se soumettre à Dieu au verset 7 s'explique par s'approcher de Dieu du verset 8, donc s'éloigner du diable. Voir «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?», Romains 8,31.

Les destinataires de la lettre de Jacques devaient nager, à ses yeux, en plein déni du fait qu'ils étaient fondamentalement miséreux.

«Reconnaissez votre misère...» : appel prophétique fréquent dans l'Ancien Testament, voir Jérémie 6,26, par exemple.

Grand classique, qu'on devrait traduire par : «faites-vous humbles devant le Seigneur», à cause du sens négatif qu'a pris «s'humilier» en français. Voir Matthieu 18,4 ou 23,12, par exemple.

«Humble», du latin humus = celui qui s'incline vers la terre, reconnaît ce qui est; c'est la première étape incontournable de toute conversion-changement.

Médire est aussi une grave transgression de la loi, à rapprocher des versets sur la langue du chapitre 3. Car médire, c'est juger, et la mesure que j'utilise est celle que j'appelle sur moi...

[12] Or un seul est législateur et juge : celui qui peut sauver et perdre. Qui es-tu, toi, pour juger le prochain ?

[13] Alors, vous qui dites : «Aujourd'hui – ou demain –, nous irons dans telle ville, nous y passerons un an, nous ferons du commerce, nous gagnerons de l'argent»,

[14] et qui ne savez même pas, le jour suivant, ce que sera votre vie, car vous êtes une vapeur, qui paraît un instant et puis disparaît !

[15] Au lieu de dire : «Si le Seigneur le veut bien, nous vivrons et ferons ceci ou cela»,

[16] vous tirez fierté de vos fanfaronnades. Toute fierté de ce genre est mauvaise.

[17] Qui donc sait faire le bien et ne le fait pas se charge d'un péché.

Chapitre 5

[1] Alors, vous les riches, pleurez à grand bruit sur les malheurs qui vous attendent !

[2] Votre richesse est pourrie, vos vêtements rongés des vers;

[3] votre or et votre argent rouillent et leur rouille servira contre vous de témoignage, elle dévorera vos chairs comme un feu. Vous vous êtes constitué des réserves à la fin des temps !

[4] Voyez le salaire des ouvriers qui ont fait la récolte dans vos champs : retenu par vous, il crie et les clameurs des moissonneurs sont parvenues aux oreilles du Seigneur Sabaoth.

«Vapeur» : buée de buée, vanité des vanités, voir Qohéleth-l'Ecclesiaste.

Reconnaitre la loi fondamentale de l'impermanence, rien n'est définitif...

Conclusion sous forme de phrase de sagesse dans le même style que 2,13 et 3,18. Elles ont en commun le verbe «faire», critère final du jugement.

Autrement dit : vous, les riches (1,10), les «convoiteurs» (1,14), les colériques (1,19), les mystiques incohérents (2,14), les baratineurs (3,6), les orgueilleux (4,6), les infidèles (4,4), vous qui êtes pauvres en esprit mais ne vous en rendez même pas compte (4,9), ne vous réjouissez pas trop, et – bien plus – attendez-vous à vous «prendre une claque» !

Jacques utilise ici le ton violent des prophètes, l'apostrophe «vous les riches», les termes d'invective, comme Esaïe (voir aussi Amos 3,4-6). La rouille ici rappelle les mites en Luc 12,33 ou Matthieu 6,19-20.

On est, pour Jacques, dans les derniers jours, la venue du Seigneur est proche, comme le dit le verset 8, et vous constituez des réserves pour des années futures ? Imbéciles...

[5] Vous avez eu sur terre une vie de confort et de luxe, vous vous êtes repus au jour du carnage.

[6] Vous avez condamné, vous avez assassiné le juste : il ne vous résiste pas.

[7] Prenez donc patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur. Voyez le cultivateur : il attend le fruit précieux de la terre sans s'impatienter à son propos tant qu'il n'en a pas recueilli du précoce et du tardif.

[8] Vous aussi, prenez patience, ayez le cœur ferme, car la venue du Seigneur est proche.

[9] Frères, ne gémissiez pas les uns contre les autres, pour éviter d'être jugés. Voyez : le juge se tient aux portes.

[10] Pour la souffrance et la patience, le modèle à prendre, frères, ce sont les prophètes, qui ont parlé au nom du Seigneur.

[11] Voyez : nous félicitons les gens endurents; vous avez entendu l'histoire de l'endurance de Job et vu le but du Seigneur parce que le Seigneur a beaucoup de cœur et montre de la pitié.

[12] Mais avant tout, mes frères, ne jurez pas, ni par le ciel, ni par la terre, ni d'aucune autre manière. Que votre oui soit oui et votre non, non, afin que vous ne tombiez pas sous le jugement.

Une patience qui n'est pas passivité, mais avec des actions, gestes, œuvres... demandez-le aux agriculteurs.

Jacques ne dit jamais «frères» quand il s'adresse aux riches. Les interlocuteurs du verset 7 ne sont donc pas les mêmes que ceux du verset 6.

«Prenez patience» : le verbe signifie «avoir le souffle long», d'où persévérer. Il ne s'agit pas de patience passive, mais de tenir bon jusqu'au bout (comme en Marc 13,13 ou Apocalypse 2,26), comme le cultivateur attend la pluie après la sécheresse.

«Le Seigneur est proche» : tellement proche qu'il est au cœur de toute chose, plus intime à moi-même que moi-même (voir saint Augustin), donc pas à chercher dans un avenir toujours hypothétique, mais au cœur de l'instant.

Traduction : «nous proclamons heureux», verbe des béatitudes !

Encore l'endurance comme exercice, comme ascèse, mot qu'on n'aime pas trop entendre par les temps qui courent...

Voir les paroles de Jésus : Matthieu 5,33-37, qui reprend en le radicalisant Lévitique 19,12 par exemple, sur les faux serments. Voir aussi 1,6-8. Celui qui divise, louvoie, parle double, est le diable.

«Ne jurez pas» : on peut entendre la même idée, dans les mots de Nicolas Bouvier : «il y a toujours quelque chose de pédant et mesquin dans les promesses»... D'autre part, avec le «que votre oui soit oui», l'on retrouve

[13] L'un de vous souffre-t-il ? Qu'il prie. Est-il joyeux ? Qu'il chante des cantiques.

[14] L'un de vous est-il malade ? Qu'il fasse appeler les anciens de l'Eglise et qu'ils prient après avoir fait sur lui une onction d'huile au nom du Seigneur.

[15] La prière de la foi sauvera le patient; le Seigneur le relèvera et, s'il a des péchés à son actif, il lui sera pardonné.

[16] Confessez-vous donc vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin d'être guéris. La requête d'un juste agit avec beaucoup de force.

[17] Elie était un homme semblable à nous; il pria avec ferveur pour qu'il ne plût pas, et il ne plut pas sur la terre pendant trois ans et six mois;

[18] puis il pria de nouveau, le ciel donna de la pluie, la terre produisit son fruit...

[19] Mes frères, si l'un de vous s'est égaré loin de la vérité et qu'on le ramène,

[20] sachez que celui qui ramène un pécheur du chemin où il s'égarait lui sauvera la vie et fera disparaître une foule de péchés.

cette invitation du premier chapitre à y aller «à fond», sans houle, ni partage.

«Onction d'huile» : voilà l'origine de l'«extrême onction», puis du «sacrement des malades»...

La prière, elle aussi, suppose dans certains cas un agir communautaire !

La prière a sa source dans la foi (voir aussi Jacques 1,6), suscitée par la générosité de Dieu qui pardonne (qui donne, en 1, 5).

«Relèver» : mot utilisé dans les évangiles pour parler du Jésus de Pâques, on peut donc aussi dire le Seigneur le rendra Vivant, éveillé... Et aussi comme Jésus a dit : Relève-toi à la femme adultère.

Encore une phrase sentence avec le verbe «faire», traduit ici par «agir» (voir 4,17).

Voir Luc 15,7 : «c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion».

JCG, LEJ, LL, SMG, FM



La lettre de Jacques : qui, quand, quoi, où ?

A part le quoi, où il suffit de lire la lettre pour avoir la réponse, la réponse est : on n'en sait objectivement rien. Mais on peut essayer des réponses vraisemblables.

Qui écrit ?

L'auteur se prénomme Jacques.

On connaît plusieurs Jacques dans le Nouveau Testament. Deux sont importants. Le premier est l'un des douze apôtres, frère de Jean, un des deux fils de Zébédée. Le second est le frère de Jésus, devenu rapidement chef de la communauté de Jérusalem. Paul le cite comme un des témoins de la résurrection (1 Corinthiens 15,3-7) et comme un des piliers du christianisme. Avec Pierre et Jean, il est responsable de l'évangélisation des juifs, comme celle des païens est sous la responsabilité de Paul et Barnabas (Galates 2,19).

On a identifié l'auteur au frère de Jésus dès la fin du deuxième siècle, mais rien dans le texte ne le permet, pas plus qu'à un autre Jacques connu.

L'auteur a de nombreux aspects d'un sage, d'un enseignant inspiré. Il peut aussi s'échauffer comme un prophète face aux mauvaises actions des riches (début du chapitre 5), ou encourager ses lecteurs en situation difficile.

C'est un très bon écrivain, avec un vocabulaire très riche, de loin le plus raffiné du Nouveau Testament, une grande culture des philosophes grecs, une très grande connaissance aussi de l'Ancien Testament, qu'il cite toujours dans sa traduction en grec classique. On ne peut pas imaginer le frère de Jésus, ni celui de Jean, écrivant ce texte, ce n'est pas la langue écrite qui serait la leur.

Si l'auteur choisit de signer son texte du nom de Jacques, pour que les lecteurs pensent tous au frère de Jésus, c'est pour mettre sa lettre sous une autorité incontestée dans l'Eglise primitive, celle du chef de l'Eglise de Jérusalem, une autorité aussi importante, voire rivale de celle de Paul.

Quand écrit-il ?

Si on veut faire tout de même de Jacques le frère de Jésus, on doit dater le texte vers 60, assez tôt pour que Jacques soit encore vivant, assez tard pour qu'il puisse reprendre les arguments de Paul sur foi et œuvres datant de la fin des années 50.

Sinon, le style, le besoin de recadrer la foi, l'ambiance générale font pencher pour les environs de l'an 100. Les questions qu'aborde la lettre sont plutôt caractéristiques d'une deuxième ou troisième génération de croyants, qui ont besoin de rappels éthiques.

Mais il n'y a aucun indice ou allusion historique qui permette d'être plus précis.

Où et à qui écrit-il ?

Les destinataires sont désignés comme «les douze tribus dans la diaspora». Mais ce n'est pas à prendre dans un sens littéral, comme s'il y avait des descendants des douze tribus d'Israël installés à un endroit précis. Il n'y a pas d'allusion à des problèmes que rencontraient les juifs dans la société, comme les difficultés d'observer le sabbat ou les prescriptions alimentaires, par exemple. La lettre est bonne à lire pour tous ceux qui croient, dispersés (c'est ce que signifie *διασπορά*, «diaspora») partout, disent ces mots.

La lettre dit en tout cas où ne sont pas les lecteurs : en terre promise. Ils sont donc dans une culture non juive, avec un risque de pertes de liens ou de disparition dans la société païenne. D'où l'insistance de l'apostrophe «frères» (15 fois) pour refaire constamment le lien. Mettre l'écrit sous la signature de Jacques, chef de l'Eglise de Jérusalem, renvoie aussi la lettre à des exemples connus de l'Ancien Testament, où un auteur à Jérusalem envoie un écrit d'encouragement ou de rappel à des juifs exilés, comme Jérémie (29,1-23) par exemple.

La lettre montre une réalité plutôt urbaine, avec de riches commerçants, des patrons de grand domaine agricole (5,1-6). Les allusions au monde maritime peuvent faire penser à un grand port, avec des hommes d'affaires en voyage (4,13-17), et des patrons à la romaine avec leur système de clientélisme et d'influences (2,1-13).

A côté des riches, il y a les frères, apparemment pauvres, mais il n'y a pas d'allusion à des rapports de maître à esclaves.

Quoi ?

Une lettre ?

On pourrait le croire en lisant la première phrase. Mais il n'y a pas de salutation finale, comme dans toute lettre.

On peut si on veut parler de «lettre circulaire» (ça s'appelle une *encyclique*, en termes savants), qui rappelle un certain nombre de points importants de l'enseignement de Jésus et donne un encouragement pastoral à ses lecteurs.

Le texte fixe la tradition, et les exemples concrets – par exemple l'accueil du riche et du pauvre – servent surtout à introduire des règles générales, comme «*la pitié dédaigne le jugement*», ou «*qui sait faire le bien et ne le fait pas se charge d'un péché*».

Il y a des caractéristiques d'un écrit de sagesse, plein de phrases courtes résumant un enseignement, qu'on appelle *aphorismes*. Les paroles de Jésus dans les trois premiers évangiles sont souvent du même style.

Le sermon sur la montagne, lui aussi constitué de courts enseignements mis côte-à-côte sans plan général, est ce qui se rapproche le plus de la lettre de Jacques, dans les autres écrits du Nouveau Testament. Jacques 5,12 : «*ne jurez pas, [...] que votre oui soit oui*» est très proche des paroles de Jésus sur les serments en Matthieu 5,33-37, par exemple. Pour d'autres parallèles, voir les notes au fil du texte.

Jacques reprend souvent un thème traditionnel, reformulant, trouvant d'autres images (comme le miroir en 1,23-25), actualisant ou transposant pour ses auditeurs des paroles de Jésus ou de l'Ancien Testament. Il le fait en rappelant des enseignements moraux de philosophes grecs comme de la tradition juive.

Un plan ?

Les chapitres 2 et 3 forment deux touts facilement visibles.

Le reste est plus difficile à déterminer. Il n'est d'ailleurs pas indispensable de trouver un plan qui fasse l'unité de la lettre, comme si c'était un traité de théologie moderne ou une dissertation unique !

Il n'y a pas de réflexion sur le sens de la croix du Christ, sur la résurrection des morts, sur les rapports entre l'ancienne et nouvelle alliance, par exemple. Ce qui lie les divers éléments,

ce sont les actions ou les comportements que demande la foi des lecteurs, en particulier dans la dimension communautaire, sociale.

On peut parler alors non pas d'un traité systématique, mais des divers éléments d'une éthique communautaire, basée sur la vie concrète de ses lecteurs. Des éléments qui reviennent plusieurs fois au cours de la lettre, comme on revient en approfondissant un point particulier un peu plus tard.

Des phrases résument en une formule dense les paragraphes qui précèdent. Des phrases qui toutes parlent d'agir, d'œuvrer. En les relevant, on peut proposer un résumé de l'épître ainsi :

1 : La foi et les épreuves

1,1-12 : La foi et les épreuves, se termine par : «*Heureux qui endure l'épreuve*».

1, 3-27 : Risques de tentation, réaliser la parole , se termine par : «*Visiter les faibles et se garder du monde*».

2 : La foi et les actes qui la prouvent

2,1-13 : Aimer son prochain de manière juste et impartiale, se termine par : «*La pitié dédaigne le jugement*».

2,14-26 : Ne pas se reposer sur une foi désincarnée, se termine par : «*Sans œuvres la foi est morte*».

3 : Les deux sages

3 : Les méfaits des mauvaises paroles et des rivalités de doctrines, contre la sagesse d'en haut, se termine par : «*Le fruit de la justice est semé dans la paix pour ceux qui font œuvre de paix*».

4 : Contre l'orgueil du monde, l'humilité des croyants

4,1-10 : Le remède aux conflits, l'humilité, se termine par : «*Humiliez-vous devant le Seigneur et il vous élèvera*».

4,11-16 : Médisances, fantasmes et jugement, se termine par : «*Qui sait faire le bien et ne le fait pas se charge d'un péché*».

5 : Agir et prier en justes

5,1-16 : Vie de la communauté, condamnation des riches injustes, persévérance des autres, prière les uns pour les autres, se termine par : «*La requête d'un juste agit avec beaucoup de force*».

5,17-20 : Force de la prière, l'exemple d'Elie, et sauver la vie des pécheurs, se termine par : «*Celui qui ramène un pécheur lui sauve la vie*».

Laurent Lavanchy



Les «épîtres catholiques»

La lettre de Jacques, les deux lettres de Pierre, les trois de Jean et celle de Jude ont rapidement formé un ensemble appelé les *épîtres catholiques*. Le mot catholique (on est bien avant la réforme) signifie *général, universel* (le mot grec καθόλος, «*catholos*» signifie *selon toutes les dimensions*, tant géographiques que temporelles). Le regroupement en sept épîtres est aussi symbolique de l'universel, comme les sept lettres aux Eglises dans l'Apocalypse, ou les sept Eglises à qui écrit Paul.

Ce sont des lettres qui ne s'adressent pas à une Eglise particulière, comme les lettres de Paul (aux Romains, aux Corinthiens, etc.), ou à une personne en particulier (à Timothée, Tite ou Philémon). Elles sont potentiellement universelles par leurs destinataires : «*ceux qui sont aimés de Dieu*» chez Jude, ou «*ceux qui ont reçu une foi de même prix que la nôtre*», dans II Pierre.

Ces lettres sont désignées par le nom de leur auteur, qui ont tous le prénom d'un des douze apôtres. Ce sont les épîtres de ... , et non les épîtres à

Elles ont en commun de vouloir revenir à l'enseignement transmis dès le début de l'Eglise, en recadrant ce qu'il est juste de croire et ce qui s'en écarte. Le début de la première lettre de Jean dit : «*Ce qui était dès le commencement... nous vous l'annonçons à vous aussi*». Elles font donc appel à la mémoire, à ce qui a fondé la foi des lecteurs. Jacques 1,19-21 dit en substance : malgré votre science, accueillez «*la parole implantée en vous*», c'est-à-dire la prédication des apôtres reçue lors de votre conversion.

C'est pourquoi on les attribue à des apôtres, garants de la tradition, autorités reconnues dans l'annonce de l'Évangile. Certaines lettres le disent explicitement, comme le début de I Pierre : «*Pierre, apôtre de Jésus Christ, aux élus qui vivent en étrangers dans la dispersion...*». Dans d'autres cas, c'est la tradition qui donne un auteur à des lettres non signées, comme celles de Jean (où l'auteur se désigne lui-même par le terme de «*l'ancien*»).

Laurent Lavanchy



Heureux ceux qui ont des yeux et les utilisent...

Un des reproches faits à Jacques est de sembler loin, très loin des évangiles et de la vie de Jésus. Pourtant... à y regarder de plus près la Lettre de Jacques est étonnamment semblable à l'un des plus célèbres discours de Jésus – le Sermon sur la Montagne en Matthieu 5-7 – et aujourd'hui certains se demandent même si Matthieu ne se serait pas inspiré de Jacques plutôt que l'inverse, pour réécrire cette étonnante catéchèse du Christ.

Simple coïncidence que les parallèles présentés dans le tableau ci-dessous ? Vingt thèmes communs en cinq pages, ça fait tout de même beaucoup pour une simple coïncidence...

Prenez en main les deux signets de la TOB et allez donc jeter un coup d'œil parallèle entre les deux textes, selon le tableau suivant, réalisé par un collectif de biblistes et présenté dans le Cahier Evangile n°61, *La Lettre de Jacques*, Cerf, 1987, page 62 :

Thème	Chez Jacques	Chez Jésus, en Matthieu 5-7
être parfait	Jc 1,4	Mt 5,48
demander pour recevoir	Jc 1,5	Mt 7,7
heureux l'homme	Jc 1,12	Mt 5,3-11
le don de bonnes choses	Jc 1,17	Mt 7,11
écouter et ne pas faire	Jc 1,22	Mt 7,26
la loi parfaite	Jc 1,25	Mt 5,17-20
heureux dans l'action	Jc 1,25	Mt 5,3-11
choix des pauvres	Jc 2,5	Mt 5,3
héritiers du royaume	Jc 2,5	Mt 5,3-10
la loi royale	Jc 2,8	Mt 7,12
la miséricorde	Jc 2,13	Mt 5,7
croire et agir (foi et œuvres)	Jc 2,14 et suivants	Mt 7,21
les bons fruits	Jc 3,17	Mt 7,17
meurtre et adultère	Jc 2,11 et 4,2-4	Mt 5,21-27
ne pas juger	Jc 4,11	Mt 7,1
aujourd'hui et demain	Jc 4,13	Mt 6, 25-34
ne pas thésauriser	Jc 5,3	Mt 6,19
récompense et salaire	Jc 5,4	Mt 5,12
pour ne pas être jugés	Jc 5,9	Mt 7,1
ne pas jurer	Jc 5,12	Mt 5,34-37

Vincent Lafargue

Jacques, Paul, la foi et les œuvres

Le point essentiel pour Jacques est : *Soyez les réalisateurs de la Parole*, ceux qui la mettent en œuvre, l'agissent, et pas seulement des *auditeurs distraits*, qui ne l'appliquent pas ensuite intensément. L'épître développe **une éthique** de la Parole de Dieu : à la fois tenir sa langue en bride, porter assistance aux pauvres et se garder du «monde». Le monde, c'est la part de nos existences et de la vie sociale qui obéit aux désirs de puissance, aux forces d'écrasement des autres, de destruction. Tout ceci est dit à la fin du premier chapitre (versets 22-27).

La lettre répond à la question : «*comment aimer mon prochain comme moi-même*» (la loi royale ou règle d'or : 2,8), dans des relations conflictuelles d'une communauté divisée dans ses enseignements, ses jalousies et jugements, son attitude face à la richesse, ses inactions pour les pauvres. Jacques est constamment dans des questions d'éthique relationnelle, d'éthique sociale en situation : quel est le «faire» que votre foi devrait-elle produire, et que vous négligez ?

Jacques dit : si vous n'avez que le mot foi à la bouche, sans vivre autrement avec vos frères, vous vous plantez ! Et sa véhémence est telle qu'il reprend polémiquement l'exemple d'Abraham que connaissent bien ses interlocuteurs, et qui est central chez Paul, pour le retourner complètement.

Que disait Paul ? Paul aborde d'abord la question de notre rapport à «la Loi» : aux exigences des commandements de Dieu, comme en parle l'Ancien Testament.

Paul reprend Jésus et toute une tradition biblique, qui affirme : «*Si tu retiens les fautes, Seigneur, qui subsistera ?*» (Psaume 130,4). La Loi, les règlements, les commandements sont des pistes pour vivre devant Dieu, mais notre situation est impossible : nous ne sommes jamais en ordre, point final.

Je ne peux rien utiliser de ce que je fais pour me déclarer juste devant Dieu, c'est comme ça, et personne n'y échappe. En langage biblique : nous sommes tous pécheurs. A partir de cette constatation, Paul conclut à l'échec de la manière de croire de ses contemporains, perdus dans l'application des commandements : la Loi, au lieu de nous aider à être justes devant Dieu, nous en éloigne (voir Romains 1-3, en particulier).

Dieu, voyant cela, nous rend alors lui-même tous justes devant lui. C'est ce que dit la mort et la résurrection de Jésus. Il nous faut juste croire cela, avoir confiance en cela.

Maintenant, nous ne sommes plus dans la sphère de la Loi, des règles qui ne font qu'enfoncer, mais nous sommes dans la sphère de la foi, et de la foi seulement. Et ce que nous faisons parce que nous sommes dans la sphère de la foi n'est qu'une **conséquence** de cette foi.

D'où la formule de Luther : en même temps *juste, pécheur et pénitent*, qui veut dire :

1. bonne nouvelle, Dieu me déclare juste devant lui tel que je suis, sans rien me demander,
2. je peux alors dire que je suis pécheur = je n'arrive pas à faire ce qui serait bon pour moi et pour ceux qui m'entourent, c'est ma nature humaine de trébucher,
3. sachant cela, j'essaie de ressembler à ce que je suis aussi : image de Dieu, donc je m'améliore comme je peux.

Mais attention : c'est dans cet ordre que ça se passe, ce n'est que si j'ai pris conscience de l'amour totalement libérateur de Dieu que je peux accepter les autres facettes de ma personne.

Jacques part de cela, il se situe dans le cadre de la foi des premiers chrétiens, il part du fait que lui et ses lecteurs ont cette foi-là, et il insiste sur la **cohérence** de vie et de foi des croyants.

Et il leur dit : que serait la foi si elle n'engendrait pas de conséquences pratiques ? Elle serait un corps sans esprit (Jacques 2,26). La foi se voit, se vérifie dans des actes, s'incarne, ou elle est sans souffle, donc morte. Jacques ne dit pas qu'il n'y a pas de foi s'il n'y a pas d'actes concrets, il dit que la foi est inopérante (elle ne sert à rien, elle mène au néant) s'il n'y a pas d'œuvres qui la montrent. Et c'est là qu'intervient l'exemple d'Abraham.

Paul disait qu'Abraham avait été déclaré juste par Dieu parce qu'il avait mis sa foi, sa confiance en lui, et pas à cause de sa circoncision, signe visible de son engagement. Abraham avait d'abord cru la parole de Dieu, avait tout abandonné à cause de cette confiance en Dieu, il avait ensuite fait alliance avec Dieu, et ce n'est qu'en tout dernier qu'il s'était circoncis, qu'il avait mis en pratique lois et règlements. En résumé, la foi d'Abraham l'a sauvé, et pour nous aussi, c'est notre confiance en Dieu, pas nos performances de bons croyants qui nous font vivre.

Il est possible que les interlocuteurs de Jacques aient poussé un peu loin cette idée, en déclarant : la foi suffit, c'est ma seule adoration de Dieu qui est importante, et l'éthique sociale n'a rien à voir avec la foi. Ou Jacques se trouve simplement face à une communauté qui néglige les exigences de l'amour du prochain (une communauté banale, courante, quoi !).

Alors Jacques dit : c'est l'obéissance d'Abraham jusqu'à l'absurde qui montre sa foi, et le rend juste, parce qu'il a suivi à la lettre l'ordre de Dieu de sacrifier son fils Isaac. Donc, c'est ce qu'Abraham a fait **concrètement**.

Dit autrement : Paul et Jacques ne sont pas dans la même situation, et ne mettent pas la même chose sous les mots *foi et œuvres*. Pas facile alors de les comparer ou les opposer point à point.

Paul oppose la foi aux «*œuvres de la Loi*» (Romains 3,20), qui sont les applications des commandements comme prétention à être en ordre avec Dieu. Paul dit : Dieu nous rend libres de n'être plus esclaves de ces œuvres de la Loi. C'est remplacé par la foi, que Paul appelle aussi, de manière polémique, «*la loi de la foi*» (Romains 3,27). Faut-il pour autant faire n'importe quoi, ce qui est le risque si l'application des commandements n'a plus d'importance essentielle ? Paul répond clairement non : «*Car, pour celui qui est en Jésus Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision ne sont efficaces, mais la foi agissant par l'amour*» (Galates 5,6).

Jacques parle de «*loi de la liberté*» (2,21), dans un paragraphe sur l'amour du prochain. Et il souligne qu'il y a un jugement de la loi de la liberté. Ce qui nous rappelle les paroles de Jésus de Matthieu 25, où les humains sont triés d'après leur amour en actes, et non leur confession de foi. Le risque est alors d'isoler les œuvres que nous faisons de la foi que nous confessons, et d'oublier le centre de notre foi. Si je juge ma vie uniquement d'après mes actions, alors je ne peux que me condamner ou déprimer quand je rate ce que j'entreprends.

Et comme je ne réussis jamais à cent pour cent ce que je veux...

A cause de l'exemple d'Abraham sauvé par ses actes concrets en Jacques 2,21, Luther a déclaré une fois que l'épître de Jacques ne valait pas grand-chose. En tentant de réformer l'Eglise perdue dans les tarifications des péchés et des œuvres qui «rachetaient» les péchés, Luther avait redécouvert l'intuition centrale de Paul, et en faisait le centre de la bonne nouvelle. C'est la foi contre les oeuvres. Après, les réformés et les catholiques se sont battus et ont caricaturé leurs propres réflexions, qui n'étaient en fait que des points de départ, des priorités.

Aujourd'hui, quand on pose la question : *qu'est-ce qui est décisif, essentiel, dans la religion chrétienne ?* Nous avons des réponses dans deux directions :

1. C'est ma seule confiance en Dieu qui fait la différence.
2. C'est mon comportement concret qui finit par tout décider.

Le risque de la réponse 1 est :

Mes mains sont pures, mais peuvent être vides, l'éthique est une question purement profane, les actions concrètes deviennent sans importance.

Le risque de la réponse 2 est :

Pas besoin du Dieu des chrétiens pour cela, après tout le Dalaï Lama dit la même chose, pas même besoin de même de foi : bien des athées au comportement moral exemplaire le disent aussi...

Noter à ce propos que ce n'est pas du tout la situation de Jacques, qui n'imagine même pas un monde moderne, sécularisé, sans référence à Dieu. L'opinion qui dit : *on peut agir au moins aussi bien sans la foi qu'avec, donc à quoi ça sert de croire, seul l'amour importe...* cette manière de penser n'existe pas à son époque.

Ajoutons pour terminer que, quand on dit «foi», on peut vouloir dire deux choses différentes :

1. Il y a la foi : cette confiance fondamentale en Dieu : je crois en...
2. Il y a la foi qui définit un contenu de croyances : je crois que...

Croire que, c'est savoir autrement, c'est avoir une échelle de vérités fixées dans des contenus, comme des dogmes, des credos.

Les démons, comme dit Jacques (2,19), croient **que** Dieu est un, donc plus fort qu'eux... et ils en tremblent. Ils ne croient pas **en** Dieu : ils ne mettent pas leur confiance en lui, ni n'écoutent ses volontés. N'importe qui peut aussi réciter une confession de foi sans y penser... comme on répète le Notre Père sans aucune implication pratique.

A l'inverse, ceux qu'on a déclarés hérétiques, croyaient **en** Dieu, en Jésus, mais autrement que les Eglises «officielles». Ils ne croyaient pas à la nature divine du Christ, par exemple.

Pour notre sujet, Paul se situe toujours dans le sens numéro 1, alors que Jacques joue avec les deux sens, pour montrer que croire sans agir n'est pas vraiment croire en Dieu.

Laurence Berlot et Laurent Lavanchy

Œcuménisme : Jacques, une pierre d'achoppement ?

La lettre de Jacques doit sa polémique entre les protestants et les catholiques aux propos qu'il tient sur la foi et les œuvres. Il entre en débat avec Paul sur ce sujet. Est-on sauvé par la foi ou par les œuvres ? Cette question est au cœur des discussions théologiques provoquées par Luther au moment de la naissance de la Réforme. Luther a qualifié l'épître de Jacques d'«épître de paille», ce qui a donné lieu à des interprétations variées. Il est sûr qu'il ne la tenait pas pour très importante dans le corpus des textes du Nouveau Testament, mais à aucun moment il n'a songé à l'en retirer.

Voyons la citation exacte de Luther : «...l'Évangile de saint Jean et sa première épître, les épîtres de saint Paul, particulièrement celles aux Romains, aux Galates, aux Ephésiens et la première épître de saint Pierre [...] qui te montrent le Christ et qui t'enseignent tout ce qu'il t'est nécessaire et salutaire de savoir même si tu ne voyais ni n'entendais jamais aucun livre ni aucune autre doctrine [...]. C'est pourquoi, l'épître de saint Jacques, comparée à eux, est une vraie épître de paille, car elle n'a aucun caractère évangélique en elle».¹

On a trop souvent sorti cette citation de son contexte de comparaison. Car, par ailleurs, Luther appréciait la lettre de Jacques pour ses exhortations, et reconnaissait la valeur éthique des actes auxquels appelait Jacques comme «*confirmation, sceau, conséquences et fruits de la foi*».

Calvin se démarque de Luther et considère que son contenu est plein de «*bonnes doctrines pour la vie chrétienne*».

Il faut aussi savoir que cette lettre a stimulé un premier mouvement de réforme, soit le mouvement de Pierre Valdo (1180 – dont est issue l'Eglise réformée italienne, via les «*Vaudois*» du Piémont) qui veut rompre avec la richesse de l'Eglise : «*Etant donné que, selon l'apôtre Jacques, la foi sans les œuvres est morte, nous avons renoncé au monde et distribué aux pauvres tous nos biens, comme Dieu le veut...*»².



Mais le cœur de la question du salut reste posé, et la controverse interconfessionnelle est lancée.

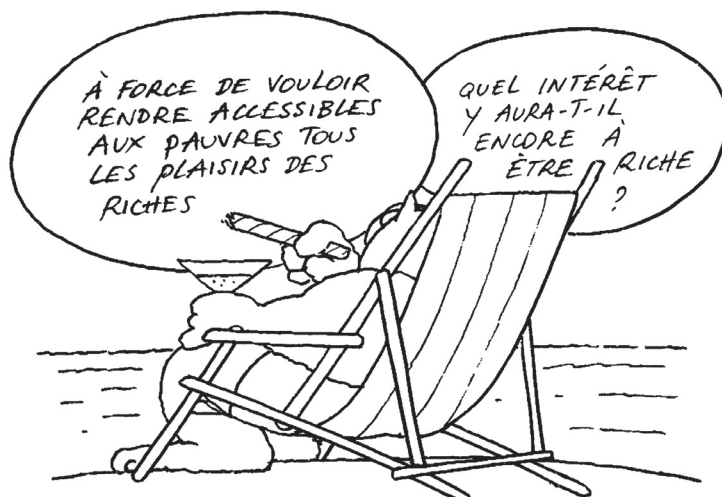
La théologie catholique vise les protestants qui ne s'en remettent qu'à «*la foi seule*». Le concile de Trente (1547) va approfondir la question de la justification (par quoi est-on rendu juste par Dieu ?). La doctrine qui en émerge définit une double justification : Paul traite de la «première justification», et Jacques de «progrès dans la justification» que jalonnent les œuvres bonnes jusqu'à l'obtention plénière du salut.

La question reste donc intéressante aujourd'hui car elle nous entraîne sur des pistes de réflexion à adapter pour notre époque. Aujourd'hui, suis-je rendu juste devant Dieu par ma foi ou par le fruit de ma foi, c'est-à-dire mes œuvres? A partir de laquelle de ces deux vérités, chaque Eglise fonde-t-elle sa fidélité ? Aujourd'hui, le débat est apaisé, l'Eglise catholique romaine a pu se mettre suffisamment en accord avec l'Eglise luthérienne pour signer un accord sur la «justification par la foi» en 2001. Loin des discussions théologiques, tout chrétien aujourd'hui est placé devant cette question : «Est-il cohérent de croire en Jésus Christ sans que cela ne change rien à ma vie ? Mais la profondeur de ma foi ne dépend pas des réussites de mes actions, Dieu merci».

Laurence Berlot

¹ *Cahier Biblique Foi et Vie*, septembre 2003, p. 42, B. Roussel.

² F. Vouga, *Querelles fondatrices*, p. 35.



«La langue, nul homme ne peut la dompter !»

C'est ce qu'affirme Jacque (3,8), qui nous exhorte à contrôler ce que nous disons.

D'autres sagesses en sont proches, tels «Les quatre accords toltèques» :

Que votre parole soit impeccable.

Parlez avec intégrité, ne dites que ce que vous pensez. N'utilisez pas la parole contre vous-mêmes, ni pour médire sur autrui.

Ne réagissez à rien de façon personnelle.

Ce que les autres disent et font n'est qu'une projection de leur propre réalité, de leur rêve. Lorsque vous êtes immunisé contre cela, vous n'êtes plus victime de souffrances inutiles.

Ne faites aucune supposition.

Ayez le courage de poser des questions et d'exprimer vos vrais désirs. Communiquez clairement avec les autres pour éviter tristesse, malentendus et drames. A lui seul, cet accord peut transformer votre vie.

Faites toujours de votre mieux.

Votre « mieux » change d'instant en instant, quelles que soient les circonstances, faites simplement de votre mieux et vous éviterez de vous juger, de vous culpabiliser, et d'avoir des regrets.

Don Miguel Ruiz, *Les quatre accords toltèques*, Ed. Jouvence

Ou encore les «filtres», dans ce dialogue dont le premier rôle est attribué à Socrate (mais qui n'existe pas chez Platon) :

Quelqu'un vient un jour trouver le grand philosophe Socrate et lui dit :

- Sais-tu ce que je viens d'apprendre sur ton ami ?

- Un instant, répondit Socrate. Avant que tu me racontes, j'aimerais te faire passer un test, celui des trois passoires.

- Les trois passoires ?

- Mais oui, reprit Socrate. Avant de me raconter toutes sortes de choses sur les autres, il est bon de prendre le temps de filtrer ce que l'on aimerait dire. C'est ce que j'appelle le test des trois passoires. La première passoire est celle de la vérité. As-tu vérifié si ce que tu veux me dire est vrai ?

- Non. J'en ai simplement entendu parler...

- Très bien. Tu ne sais donc pas si c'est la vérité. Essayons de filtrer autrement en utilisant une deuxième passoire, celle de la bonté. Ce que tu veux m'apprendre sur mon ami, est-ce quelque chose de bon ?

- Ah non ! Au contraire.

- Donc, continua Socrate, tu veux me raconter de mauvaises choses sur lui et tu n'es même pas certain qu'elles soient vraies. Tu peux peut-être encore passer le test car il reste une passoire, celle de l'utilité. Est-il utile que tu m'apprennes ce que mon ami aurait fait ?

- Non... Pas vraiment.

- Alors, conclut Socrate, si ce que tu as à me raconter n'est ni vrai, ni bien, ni utile, pourquoi vouloir me le dire ?

Richesse et pauvreté : qu'en dit-on ailleurs dans la Bible ?

«Dieu les bénit et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la».

En relisant la bénédiction de Genèse 1,28, on se dit que Dieu veut la croissance et la prospérité de chacun de nous. Cet envoi solennel peut sous-entendre que la possession de biens matériels est légitime...

Dans l'Ancien Testament, on peut souvent interpréter la richesse et la prospérité comme une bénédiction de Dieu : prenons Abraham, par exemple, avec qui Dieu fait alliance et qui a des problèmes de riche lorsqu'il s'agit de trouver des pâturages. Joseph qui fait la richesse de Pharaon, Booz, riche propriétaire terrien qui épousera Ruth, la veuve, Salomon que Dieu honore, lui donnant la sagesse et faisant de lui l'homme le plus riche de la terre...

Si la richesse n'est pas un mal en soi, c'est plutôt l'usage que l'on fait – ou que l'on ne fait pas – de ses biens qui est constamment dénoncé. Lorsque la richesse n'est pas mise au service de la vie mais que son acquisition ou sa préservation nuit à la survie des plus pauvres, alors là, la colère des prophètes se déchaîne...

Il suffit de penser à Achab et Jézabel. La saisie des biens ou l'expropriation étaient formellement interdites par la loi (Lévitique 25,23 et suivants). Mais le couple royal, au mépris du droit et de la justice, décide de s'emparer quand même de la terre de Naboth qu'ils convoitent. Ils lui intentent un faux procès en l'accusant de blasphème et d'outrage au roi. (1 Rois 21)¹

Le roi David lui-même est comparé à un voleur dans une histoire que lui raconte le prophète Nathan (2 Samuel 12,1-15) pour lui faire comprendre l'horreur de ses abus : il a utilisé sa position dominante pour obtenir la femme d'un autre.

Le prophète Amos est célèbre pour ses accusations contre les riches : ils bâtissent de somptueuses maisons, investissent dans l'ameublement le plus cher. Ils organisent de grands banquets somptueux... (Amos 6,4). Il dénonce le fait que cette opulence soit le fruit de l'injustice. Elle se nourrit de la corruption des tribunaux, de l'exploitation éhontée des plus faibles et du mépris du débiteur (Amos 2,6-7, Amos 8,4-6)².

La richesse, fruit de l'injustice et de la violence, apparaît aux yeux des fidèles comme une abomination. Dans le Psaume 49, le sage exprime sa frustration, son amertume et son indignation. Il finit cependant sur une note de revanche : en mourant, le riche n'emporte rien avec lui.

Dans l'Ancien Testament, juste et pauvre sont bien souvent des synonymes.

Le riche, quant à lui, est souvent dépeint comme un personnage inique car sa richesse est acquise au détriment de ses semblables.

L'épître de Jacques reprend intégralement cette thématique et le langage rappelle celui des invectives prophétiques contre les riches.



Dans la communauté chrétienne des premiers siècles, il semble que ces écarts de niveaux sociaux posaient déjà un problème concret que la foi seule ne parvenait pas à résoudre ! D'où cette interpellation d'une rare violence pour inciter les nantis à faire preuve de plus de solidarité, faute de quoi leur richesse constituera contre eux un réquisitoire implacable (Jacques 5,1-6).

Cette parole rappelle bien évidemment plusieurs passages des évangiles, comme le fameux «...il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu» (Matthieu 19,24).

Les paroles les plus dures de Jésus sont pour les hypocrites religieux et plus encore les riches. Il y a une constante opposition entre riches et pauvres chez lui, et la richesse est à plusieurs endroits une source d'éloignement de Dieu en tant que telle. Voir par exemple Luc 16 (en particulier la parabole du riche et de Lazare).

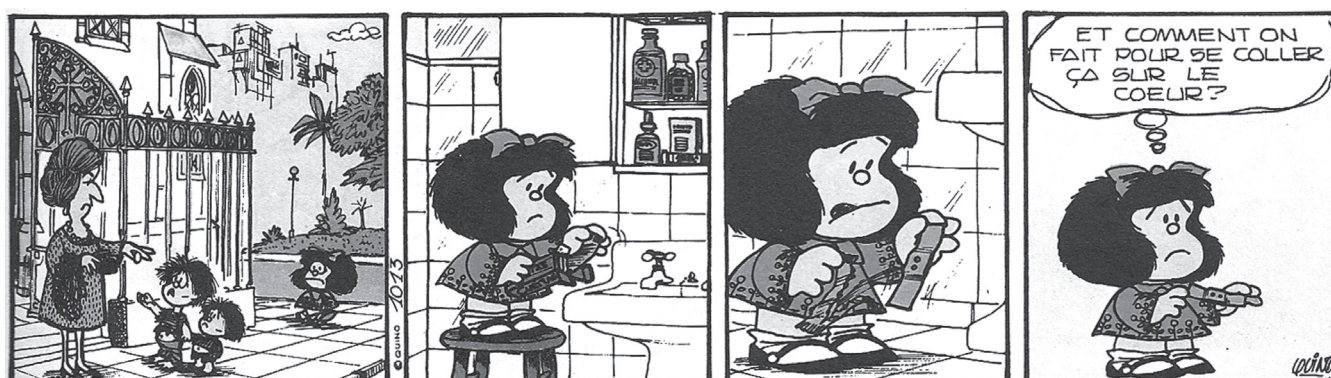
«Nul ne peut servir deux maîtres», dit Jésus à propos de Dieu et de l'argent : *mammon*, qui signifie «*capital*» (Matthieu 6, 24). L'argent devient très vite une puissance spirituelle qui prend possession, devient obsession, justification en soi, qui pervertit nos jugements. C'est pourquoi Jésus oppose Dieu et *Mammon*-«*Capital*», littéralement comme deux dieux incompatibles.

Ou bien l'argent est sacralisé comme une puissance autonome, et l'économie échappe à tout contrôle ou discours religieux, ou bien l'argent est au service des humains images de Dieu, il perd son prestige en soi et redevient un simple instrument pour aider aux rapports sociaux. D'où le mouvement de partage écho de la générosité de Dieu qui «*s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté*» (2 Cor 8,9). Partage qui se traduit ainsi : «*Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, mais d'établir l'égalité*» (2 Cor 8,13).

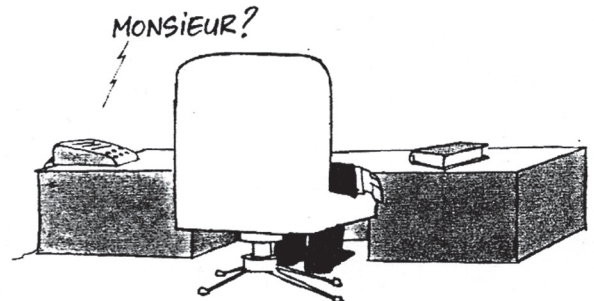
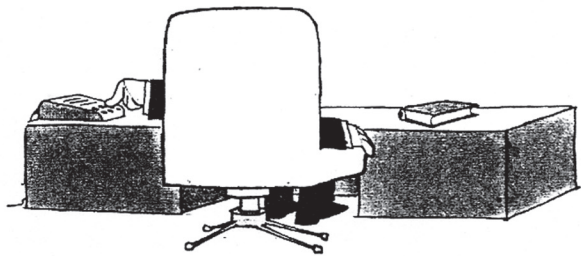
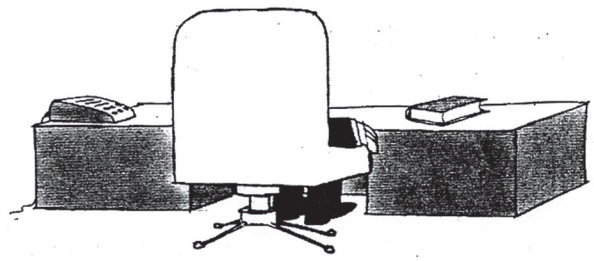
Pour terminer, comment ne pas se rappeler cette parole des béatitudes : «*Levant les yeux sur ses disciples, Jésus dit : "Heureux, vous les pauvres, le Royaume de Dieu est à vous"*» (Luc 6,20). C'est peut-être parce qu'il a foi en ses disciples, en leur capacité de mettre en œuvres les intuitions de l'Évangile que Jésus peut s'autoriser cette parole provocante ! Comme une vision du Royaume ici-bas, en écho à ce passage du Psaume : «*Les humbles mangent à satiété; ils louent le Seigneur, ceux qui cherchent le Seigneur : à vous longue et heureuse vie !*» (Psaume 22,27).

Fabien Moulin

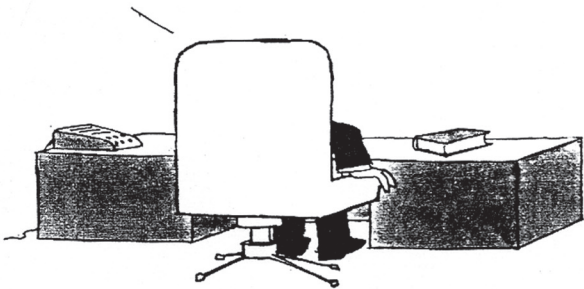
- 1 La Revue Réformée, www.unpoissondansle.net/rr_
- 2 idem.



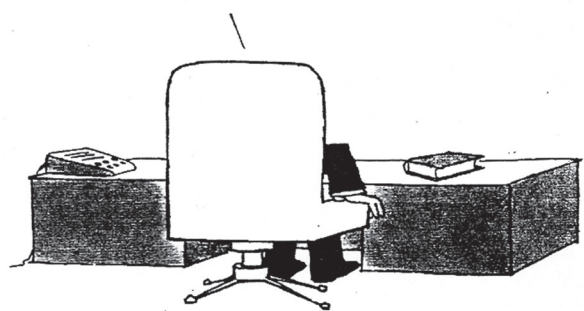
" EN VÉRITÉ, JE VOUS LEDIS,
UN CHAMEAU PASSERA PAR LE CHAS
D'UNE AIGUILLE AVANT QU'UN RICHE
ENTRE AU ROYAUME DES CIEUX..."



APPELEZ LE MUSÉE DES SCIENCES NATURELLES
DU CAÏRE ET DEMANDEZ LES MENSURATIONS
COMPLÈTES ET PRÉCISES D'UN CHAMEAU...



... PUIS, APPELEZ LES ACIÉRIES KRUPP,
A' ESSÉN, ALLEMAGNE ET PASSEZ-MOI
L'INGÉNIEUR EN CHEF!...



QUIN

Petite histoire du sacrement et de l'onction des malades

L'onction des malades à l'origine

L'un des sept sacrements que célèbrent les catholiques a sa source dans la lettre de Jacques qui nous apprend que ce geste de protection était déjà posé dans la première communauté chrétienne : «*Si l'un de vous est malade, qu'il fasse appeler les anciens de la communauté qui prieront pour lui en pratiquant une onction d'huile au nom du Seigneur. Leurs prières, inspirées par la foi, sauveront le malade, le Seigneur le relèvera, et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés*» (Jacques, 5,14-15).

Au troisième siècle, Hippolyte de Rome, évêque, témoigne de l'existence d'un rituel pour l'onction des malades.

«L'extrême onction» depuis le Moyen-Âge

La ferveur des chrétiens diminuera, alors qu'ils deviendront plus nombreux. Moins ardents, les chrétiens ne recevront plus le sacrement des malades, comme le sacrement de pénitence, sinon le plus tard possible, et même sur leur lit de mort (probablement parce qu'on pense qu'après l'avoir reçu, on doit absolument être irréprochable; même le baptême sera parfois ainsi retardé). L'onction de guérison est alors devenue l'onction des mourants, le dernier sacrement et donc «l'extrême onction». En 1173, le sacrement des malades commence à porter ce nom. Dans certaines régions, on y voit un luxe à la portée des riches seulement. En 1551, le Concile de Trente le nomme officiellement «extrême-onction».

La réforme de Vatican II

C'est le Concile Vatican II qui propose de reprendre l'expression : «onction des malades». Dans la constitution sur la liturgie, nous lisons : «L'extrême-onction, qu'on appelle aussi et mieux l'onction des malades, n'est pas seulement le sacrement de ceux qui se trouvent à toute extrémité. Aussi le temps opportun pour le recevoir est déjà certainement arrivé lorsque le fidèle commence à être en danger de mort par suite d'affaiblissement physique ou de vieillesse».

Vatican II toujours, dans la constitution sur l'Eglise (*Lumen Gentium*, 1964), dit : «Par l'onction sacrée des malades et la prière des prêtres, toute l'Eglise recommande les malades au Seigneur souffrant et glorifié, afin qu'il adoucisse leurs peines et les sauve. Elle les exhorte à s'unir spontanément à la passion et à la mort du Christ, pour contribuer ainsi au bien du Peuple de Dieu».

Sens et célébration de l'onction des malades

Le sacrement de l'onction des malades n'est donc pas un sacrement réservé aux derniers moments. Il s'adresse aux fidèles dont la santé commence à être dangereusement atteinte par la maladie ou la vieillesse, aux malades au moment où la maladie devient une épreuve difficile à supporter, à ceux qui vont subir une opération sérieuse et aux personnes âgées dont les forces déclinent beaucoup.

Le but et les effets du sacrement des malades

Le sacrement de l'onction des malades a pour **but** de conférer une grâce spéciale, de montrer que Dieu est tout particulièrement aux côtés du croyant qui éprouve les difficultés inhérentes à l'état de maladie grave ou à la vieillesse. Il est signe de la tendresse de Dieu pour la personne qui souffre.

Le sacrement de l'onction des malades a comme **effets** :

- le réconfort, la paix et le courage pour supporter les souffrances physiques et psychiques;
- le pardon des péchés si le malade n'a pas pu l'obtenir par le sacrement de la réconciliation;
- le rétablissement de la santé auquel il contribue par la force morale qu'il accorde, et par grâce divine;
- la préparation au passage à la vie éternelle, si le malade ne peut guérir.

La célébration du sacrement

Le sacrement de l'onction des malades est célébré par un prêtre. Ni les diacres ni les laïcs ne peuvent exercer ce ministère (canon 1003).

L'essentiel de la célébration de ce sacrement consiste en deux éléments :

- l'imposition des mains geste qui appelle la descente de l'Esprit saint et se fait en silence;
- l'onction faite sur le front et les mains du malade avec l'huile des malades. Cette onction est accompagnée d'une prière. Le prêtre dit « *N., par cette onction sainte, que le Seigneur en sa grande bonté, vous reconforte par la grâce de l'Esprit Saint* » et la personne répond : « *Amen* ». « *Ainsi, vous ayant libéré de tous péchés, qu'il vous sauve et vous relève* ». « *Amen* ».

Comme tout sacrement, il est précédé par une prière commune et une lecture biblique, en général le passage de la lettre de Jacques ayant donné naissance à ce sacrement, mais Luc 10,5-9 ou Marc 16,15-20 sont également proposés.

Si un malade qui a reçu l'onction recouvre la santé, il peut, en cas de nouvelle maladie grave, recevoir de nouveau ce sacrement. Au cours de la même maladie, ce sacrement peut être réitéré si la maladie s'aggrave.

La bénédiction de l'huile des malades

L'huile des malades est bénie, lors de la « messe chrismale » qui a lieu pendant la semaine sainte, par l'évêque entouré de tous les prêtres. Ainsi, par le sacrement, le malade est en lien avec toute l'Église et la communauté chrétienne.

Célébration communautaire du sacrement des malades

Tous les ans, dans chaque paroisse ou secteur paroissial, il est souhaitable qu'il y ait une célébration communautaire de l'onction des malades. Cette forme de célébration se répand dans de nombreuses paroisses.

L'onction des malades doit en effet être célébrée le plus souvent possible dans une communauté. Parents, amis, soignants et accompagnateurs, et aussi membres de la communauté paroissiale, sont appelés à entourer les malades de sollicitude et de tendresse, à prier avec eux et pour eux.

Est-il nécessaire de le préciser ? L'onction des malades n'a évidemment rien de magique et ne remplace en aucun cas les soins médicaux !

Vincent Lafargue

En marge de l'onction des malades (Jacques 5,14)

Récit d'une expérience

Mon épouse et moi avons eu par deux fois la chance de partager la Traversée Pascale avec une communauté orthodoxe¹, non loin de Metz.

Bien sûr, nous avons vécu, partagé le mystère de notre foi chrétienne, c'est-à-dire : institution de la Sainte-Cène – Crucifixion – Tombeau Vide. Mais ce fut aussi l'occasion de découvrir une célébration que nous ne connaissions pas :

Mercredi Saint, Fête de l'Onction de Béthanie

Célébrer, méditer le geste de cette femme qui s'est placée aux pieds de Jésus et qui l'a oint d'un parfum hors de prix. Se souvenir de cette parole de Jésus : «Elle observe cet usage en vue de mon ensevelissement» (Jean 12,7).

Geste marquant de cette liturgie : les fidèles sont invités à s'avancer en procession vers le prêtre qui marquera d'huile sainte le front, les yeux, le nez, la bouche, les mains et les pieds de chacun. C'est l'onction des malades.

Se rappeler notre mort ? Peut-être. Prendre en compte nos petites morts, certainement. Les Pères de l'Eglise, dont Evagre le Pontique, né en 345, n'ont de cesse de rappeler qu'il y a des obstacles à la réalisation de notre être véritable. Ils empêchent l'épanouissement de la vie de l'Esprit dans l'être, la pensée et l'agir de l'homme. Pour les Pères, ce sont les «maladies de l'âme», à prendre en compte comme celles du corps; il ne faut pas les séparer les unes des autres. Donc elles sont toutes à faire entrer dans nos actes liturgiques.

Je ne cherche à convertir personne. Simplement, à l'heure de toutes sortes de médecines parallèles, de thérapies par le corps et de tout ce que vous voulez, cette liturgie tout empreinte de signe et d'humilité (voir l'article de Claude p. 38) m'interroge encore.

Jean-Clément Gössi

¹ Une communauté de l'Eglise Orthodoxe des Gaules. Cette Eglise, avec l'Eglise Orthodoxe de France et l'Eglise Orthodoxe Celtes, se présente comme héritière des premiers chrétiens venus d'orient et qui ont remonté la vallée du Rhône dans les premiers siècles du christianisme. Saint Irénée de Lyon, Père de l'Eglise, en est un illustre représentant, pour ne pas dire fondateur. C'est un peu comme l'Eglise orthodoxe de l'Inde du Sud, qui se dit héritière de saint Thomas, selon la tradition.

Cultes pour fatigués et chargés

L'«onction» (du verbe «oindre», verser ou déposer du liquide – généralement de l'huile – sur quelqu'un) est pratiquée dans les Eglises romaine et orthodoxes, comme le faisaient les Israélites de l'Ancien Testament pour désigner leurs rois par exemple (1 Samuel 16,13).

Dans les communautés réformées, l'onction n'existe pas. Cependant, on pratique des cultes pour personnes fatiguées et chargées («Venez à moi, vous qui êtes fatigués et chargés», Matthieu 11,28). Sans être considérée comme un sacrement, cette pratique veut montrer que Dieu et la communauté se soucient de nous dans toutes les circonstances de la vie, même les plus pénibles, que la «fatigue» et la «charge» soient physiques ou psychiques.

Au cours du culte, un moment et un lieu dans le temple sont réservés et quelques personnes qui s'y sont préparées (pasteur, conseillers paroissiaux, membres de la communauté...) imposent les mains et prient personnellement pour chaque participant qui vient vers eux.

FM + SMG

Dualité – Simplicité de Dieu

L'épître de Jacques est construite sur plusieurs oppositions. La plus connue est l'opposition, s'il y en a une d'ailleurs, entre foi et œuvres, il y a aussi les riches et les pauvres, les souillures ou péchés opposés à la loi parfaite. On peut encore citer parler-enseigner mis en face de écouter, se soumettre à Dieu et résister au diable, la couronne de vie opposée à la mort, etc.

Plus profondément il y a deux thèmes qui s'articulent ensemble et se complètent.

a) La dualité de l'homme.

Tout d'abord, chez Jacques, on trouve une vision très réaliste de l'homme pris dans la dualité de sa condition. Ceci est exprimé très clairement dès le début : *l'homme partagé* (1,8), pour être repris vers la fin : 4,8. Le terme grec utilisé montre bien la division qui existe en l'homme : dans «*dipsychos*» utilisé par Jacques, on trouve le préfixe «*di*» qui porte l'idée de deux, double, divisé, séparé. Vient ensuite le radical «*psychè*», traduit généralement par âme; ainsi donc l'homme est «deux», partagé dans son âme.

Cette dualité culmine au verset 4 du chapitre 4 avec : «*Celui qui veut être ami du monde se fait ennemi de Dieu*». On a l'impression d'entendre saint Paul avec : «*je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas*» (Romains 7,18-19).

En fait c'est le mythe de la Genèse, le paradis et la chute. Certes le récit parle d'un avant et d'un après la chute. Mais il ne s'agit pas d'un avant ou après temporel, d'un événement qui a eu lieu une fois, dans le temps. Non, l'homme limité dans son vocabulaire utilise des mots usuels pour parler d'une autre réalité, la réalité de ce qu'il est fondamentalement : l'homme est du Paradis et en même temps de la Chute, il est de ce monde et pas de ce monde. **Il y a une double origine de l'Homme**, céleste et en même temps terrestre.

Cette division, plus exactement ces deux tendances ou forces en nous, ont toujours été le sujet d'une mise en garde des maîtres spirituels. En terme contemporain, on parle volontiers de notre **être existentiel** opposé à l'**être essentiel**.

L'être existentiel : l'existence, ce monde, limité dans l'espace et le temps, ce monde qui change selon les lieux et surtout avec le temps qui coule. Ce monde passe, comme la fleur des prés (Jacques 1,10) c'est une évidence, plus crûment : ce monde est voué à la mort.

Cette idée de mort est insupportable à l'homme, il cherche donc à s'en libérer et son premier réflexe est de garder ce qu'il tient, c'est-à-dire ce qu'il connaît de prime abord. Je tiens à mes idées, à mon projet de vacances, à ma femme, à ma voiture, etc. Inversement je n'aime pas la pluie qui dérange ma sortie à ski, le froid qui change le goût des vacances, le rhume de mon fils ou la colère de ma fille.

Le petit moi juge, puis accepte ou rejette selon sa convenance, ce que l'existence, le monde lui présente. Alors que l'existence, le monde, la vie, elle, continue sans jugement, sans arrière-pensée. Dieu fait tomber la pluie sur les justes comme sur les méchants.

L'autre pôle de l'homme, l'**être essentiel** se présente comme l'être profond, immuable, source de vie. L'être essentiel est l'absolu en l'homme, la source de sa liberté de personne où le divin s'exprime sous une forme individuelle et particulière au sein du monde spatio-temporel. C'est ce qui fait que cela est. L'être essentiel de la rose est d'être simplement une rose, qu'il pleuve ou qu'il vente, quand elle est bouton, ou quand elle se fane. L'être essentiel de l'homme est d'être pleinement Homme, dans les circonstances que lui donne la vie, pour ne pas dire que Dieu lui donne. Pour exister pleinement, c'est à sa source qu'il faut être relié; coupez un

ruisseau de sa source et vous verrez rapidement que l'eau qui ne court pas devient stagnante, impropre à la consommation.

La question qui est posée à l'homme n'est pas le rejet de l'existential, le monde, mais comment l'accepter tel qu'il est, à chaque instant et surtout comment laisser, dans chaque instant, transparaître le Divin qui est en soi et ne demande qu'à se manifester à travers nous.

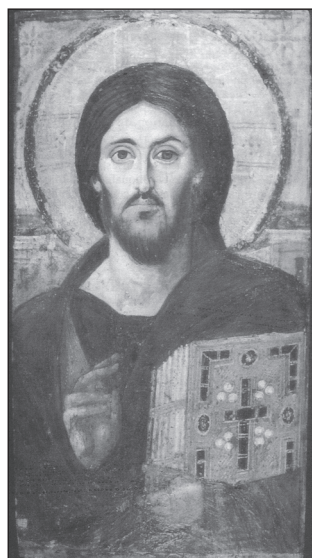
b) L'unité de Dieu

En face de la dualité humaine, Jacques pose tout aussi clairement l'unité du Divin. «*Tu crois que Dieu est un. Tu fais bien*» (2,19). Mais aussi : «... *le Père des lumières chez qui il n'y a ni changement ni l'ombre d'une variation*» (1,17) et encore : «*Un seul est législateur et juge*» (4,12). Et finalement il y a «*la simplicité*» de Dieu (littéralement non-double) (1,5) et l'unité de la loi (2,10).

Parler de l'unité de Dieu va plus loin que dire simplement «il n'y a qu'un seul Dieu». En effet, avec l'affirmation «*il n'y a qu'un seul Dieu*», on risque de garder la séparation, la dualité : *Dieu – homme*, plus universellement la dualité *Dieu – création*. Comme s'il y avait un Dieu unique d'un côté et tout le reste de l'autre côté; Dieu et moi en face.

Jacques propose un pas de plus. «*Tu crois que Dieu est un. Tu fais bien.*» Pour lui le Divin est Un, non-deux, une tout autre réalité que l'homme séparé, le «*dipsychos*» vu plus haut.

Cette unité du Divin permet à Jacques d'écrire : «... *celui qui peut sauver et perdre.*» Remarquer qu'il n'a pas écrit *sauver ou perdre*, pas de duplicité en Dieu. Sauver et perdre c'est la même



chose, au regard de Dieu. Son Christ meurt et en même temps il le ressuscite. On ne célèbre pas soit Vendredi saint, soit la Nuit Pascale, mais les deux sont à célébrer comme unité fondamentale de La Vie.

On saute tous les autres exemples possibles pour clore sur l'affirmation fondamentale des chrétiens : «*Christ, vrai Dieu et vrai Homme*» ce qui a permis aux Pères de l'Eglise de poursuivre : «*Dieu s'est fait Homme pour que l'Homme devienne Dieu.*»

De cette affirmation du Dieu Un, découle un choix entre le chemin de la sagesse terrestre ou l'ouverture à la sagesse céleste (3,14 ss). La première mène à la «*jalousie*», la «*rivalité*» c'est-à-dire la division en soi, entre les hommes et entre le monde et soi-même. La seconde «*est pure*» c'est-à-dire «non-deux». Se laisser imprégner du Dieu Un, c'est sortir petit à petit du jugement. Laisser transparaître dans nos gestes quotidiens (les œuvres) l'Un déjà présent en nous c'est laisser advenir le «pacifique, le doux, le conciliant, ...» (voir 3,17).

Devant le Dieu Un, la question célèbre «foi–œuvre» est caduque. Les oppositions citées au début n'ont plus de sens, elles n'existent que dans le mental de l'humain qui cherche une sagesse terrestre, de ce monde.

Concluons avec «une histoire belge» et en même temps un koan¹ zen. Un moine belge, secrétaire général du Dialogue Inter Monastique, retourne pour la x^e fois au Japon. Lors d'une rencontre avec un maître zen, il lui fait remarquer que, pour les chrétiens, il y a une voie supplémentaire pour rencontrer Dieu. Cette voie serait la foi. Le maître zen répond du tac au tac : «Montre-moi comment tu respirez, je te dirai si tu as la foi !»

Jean-Clément Gössi

¹ Phrase donnée par le maître à son disciple qu'il ne s'agit pas de résoudre par l'intellect mais laisser résonner pour que le sens se présente de lui-même.

Prière individuelle – Prière communautaire

La fin de l'épître de Jacques pourrait faire croire que seule la prière communautaire est importante. Est-ce que ne pas parler d'une chose signifie forcément qu'on l'ignore ou qu'on la juge sans importance ?

En fait, dès l'entrée Jacques nous montre le sujet premier de la prière : «*Si la sagesse¹ fait défaut à l'un de vous, qu'il la demande.*» Donc prier devient se mettre en accord avec le Divin, auprès de qui la sagesse est présente dès le début de la création.²

Au chapitre 4, versets 2b et 3, Jacques précise les conditions de la prière.

D'abord **il faut demander** : «*Vous ne possédez pas parce que vous n'êtes pas demandeurs.*» C'est simple : tout vient de Dieu et retourne à lui, il suffit de demander. Ceci rejoint le «*Priez sans cesse !*» (1 Thessaloniens 5,17) qui se retrouve comme en filigrane en Jacques 5,13 : prier dans la souffrance **comme** dans la joie, rester en lien avec le Christ éternel déjà présent en nous et ce à chaque instant. Vaste programme !

Demander comment ? Jacques répond par la négative : «*Vous demandez mal, pour que vous dépensiez dans les plaisirs*» (traduction littérale de 4,3b). Revient ici la problématique de l'existentiel et de l'essentiel.

- Si ma prière se fait dans le faire et l'avoir, selon les «normes» de ce monde qui passe, les déceptions peuvent être grandes.
- Si ma prière devient le lieu où je me connecte à la Source, alors l'action dans ce monde prendra une autre couleur, un autre goût. : celui de l'Eternité présent dans cet instant que je suis appelé à vivre, où je suis appelé à agir. Luc dirait : «*le Père céleste donnera l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent*» (Luc 11, 13).



«*Voici, je me tiens
à la porte et je frappe !*»
(Apocalypse)

Et la prière communautaire, en Eglise, selon l'allusion du verset 5,14 ? Quelle place lui donner ?

La même.

Quand je suis seul, je prie seul, quand je suis en communauté, je prie en communauté. Pourquoi séparer, différencier, donc juger ? C'est de nouveau entrer dans la dualité (voir commentaire à ce sujet). Si Dieu est Un, la prière est Une, comme l'Eglise, corps mystique du Christ est Une³.

En communauté, en Eglise, se pose automatiquement la question de la manière concrète, comment prier ensemble, en terme technique c'est la liturgie. (Il est préférable de prier le Dieu Un à l'unisson, semble-t-il !)

Dans le mot «liturgie», on trouve la même racine que dans le mot devenu typique de l'épître de Jacques : les œuvres, («ergon», actions).

La liturgie est donc une action, un geste⁴; un geste mental, un geste psychique et un geste physique; un geste de l'homme entier, l'homme qui est corps, âme, esprit.

Un geste mental car il s'agit de diriger sa/ses pensées vers Dieu. En Extrême-Orient, on a l'image du bouvier qui doit apprivoiser son buffle.

Un geste psychique car nos sentiments ne sont pas absents, joie, tristesse, colère... voyez les psaumes.

Un geste physique car notre corps n'est pas privé de sensations durant la prière : voir, entendre, sentir, La liturgie orthodoxe en est un exemple le plus caractéristique.

Encore une fois, prier «corps-âme-esprit» pour ne pas entrer dans la division, dans la dualité, en privilégiant l'un ou l'autre aspect de la personne humaine. Il en va de la crédibilité de notre foi en un Dieu Un.

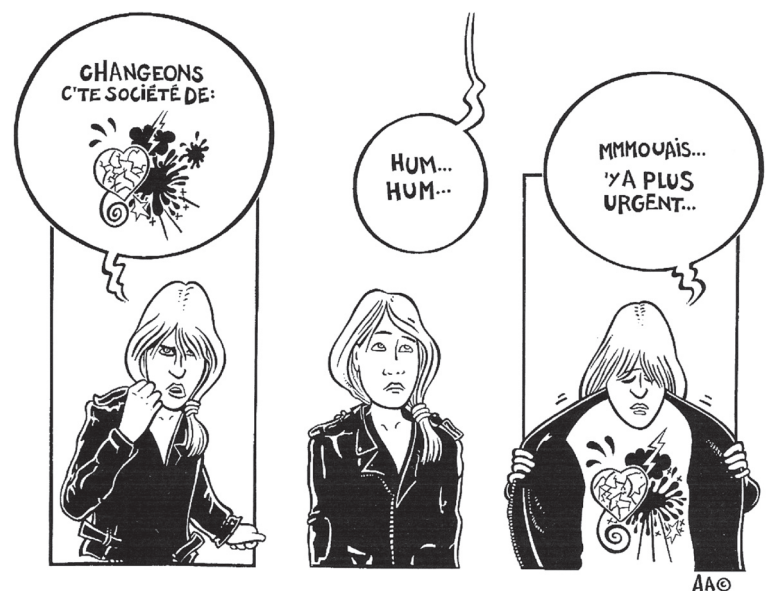
Jean-Clément Gössi

¹ La sagesse céleste, bien entendu. Voir TOB 3, 13 note p, et commentaire «dualité – unité» ci-avant.

² «Le Seigneur m'a engendrée, prémice de ses activités...» Proverbes, 8,22 ss.

³ L'Eglise, corps du Christ, est au-delà des églises confessionnelles, et même au-delà de l'espace et du temps.

⁴ Ceci n'est pas moins valable pour la prière personnelle, la méditation.



Agir sa foi

La vie est plus un consentement qu'un choix. On choisit si peu... On dit oui ou non au possible qui nous est donné. La seule liberté de l'homme, c'est de tenir la voile tendue ou de la laisser choir. Le vent n'est pas de nous.

Abbé Pierre

Cette pensée m'a mis en route et m'a donné envie d'y apporter mon grain de sel...

Dans un premier temps, je dois reconnaître que j'ai été surpris. Comment cet homme, incarnation même de l'action courageuse, peut-il considérer *la vie plus comme un consentement qu'un choix* ? Mais avec un peu de recul, je suis finalement interpellé par la pertinence de cette opinion. Et aujourd'hui, je n'y vois pas vraiment de contradiction avec sa façon d'agir.

Et j'irai même plus loin : je suis convaincu qu'elle exprime la clé de sa vocation... parce qu'elle révèle ce qui est le cœur même de sa vie : **l'humilité** ! Mot qui partage étymologiquement la même racine que **humanité** et **humus**. Et j'y retrouve donc le côté pragmatique, humain, «terrien» de l'Abbé.

Suivre son exemple, c'est refuser l'injustice, agir, provoquer, interpellé ! Mais toujours dans le respect, dans une écoute empathique et dans la conscience que je ne suis pas tout-puissant. Et que, même avec les meilleures intentions, je suis capable de me tromper.

L'actualité nous montre un bon contre-exemple avec l'Arche de Zoé. Voilà une équipe d'enthousiastes qui arrive au Tchad avec l'indéboulonnable conviction de finaliser rapidement, et au bulldozer, son noble projet. Mais qui, aveuglée par son élan, n'a pas pris le temps nécessaire pour connaître ce qui s'y passe vraiment, ni cherché à pleinement collaborer avec ceux qui sont sur place. Avec le résultat catastrophique que l'on a découvert ensuite. S'autoproclamer «Sauveur», jouer au héros, peut parfois faire de sacrés dégâts.

A l'inverse, pratiquer l'humilité, en suivant l'exemple de l'abbé Pierre, c'est mener des actions, spontanées ou réfléchies, tout en étant à l'écoute des autres et dans les limites de notre condition de terrien.

Mais si on en restait là, on finirait écrasés par l'attraction terrestre ! Alors, ne pas oublier le Vent, le Souffle ! Mot qui, en latin, en grec et en hébreu, signifie également l'Esprit. On peut donc être terrien et se tenir debout. On peut même marcher poussé par le vent de l'Esprit. Signe de cette Bienveillance, invisible et permanente, qui nous encourage à aller à la rencontre de l'Autre. Mais qui nous dépasse et qu'on ne peut mettre en boîte. Et me retrouver, comme tous les marins, à accepter que mon voilier ne peut avancer que s'il y a du vent. Je pourrais bien souffler dans mes voiles, mais cela ne servirait qu'à m'épuiser sans me faire avancer.

Un Psaume dit : *«Heureux les humbles, la terre est à eux»*

Claude Delabays

Jésus est mort, le Christ est ressuscité

Démontrons-le !

Il est utile de regarder l'époque «intertestamentaire» et en particulier celle qui suit la mort du rabbi Jésus de Nazareth, en ne retenant pas encore ce qui concerne ce qu'on a peu à peu construit de merveilleux autour de son histoire.

Quelle est la situation ?

Le rabbi de Nazareth a laissé une marque profonde dans les milieux contestataires du judaïsme Galiléen et autour de Jérusalem. C'était un croyant qui tenait ferme aux traditions et au respect de la Loi de Moïse, l'interprétant, ainsi que le rôle de rabbin le permettait, le plus rigoureusement et certainement au risque de sa vie, comme sa fin l'avait prouvé.

Les amis-fidèles de ce Jésus, fils de Joseph, ont été touchés par sa prédication dans toute la région : d'abord vraisemblablement les adeptes de la mouvance des Esséniens, qu'il avait fréquenté avec Jean «Baptiste», et tous ceux qui se trouvaient de fait marginalisés. Les Sadducéens et les Phariséens se voulaient les uns et les autres contrôleurs officiels de la doctrine et s'opposaient, avec la bénédiction des Romains ravis de les voir s'affronter (la dispute entre les Shiites et les Sunnites en Irak aujourd'hui a les mêmes objectifs). Les amis-fidèles de Jésus, ce sont ceux qu'il rencontre «au bord de la mer», «près du Jourdain», «à l'extérieur». Ils contestent la légitimité du Temple construit par Hérode l'Hasmonéen, pas directement un descendant de David.

Jésus avait aussi marqué par ses paroles, en différentes occasions de rassemblements spirituels, des braves gens, qui seraient aujourd'hui nos «fidèles» infidèles, et qui ont cru que son mouvement allait «changer les choses» : n'avait-il pas annoncé que *«le Royaume de Dieu est proche»*.

En suivant son exemple, en pratiquant le droit et la justice, en aimant son prochain, et en faisant le bien autour de soi, on allait vers une société plus conviviale où chacun trouverait sa place et son honneur : il n'y aurait plus de préjudice à l'égard de ceux qui pour des raisons professionnelles ou de simple survie transgressent la *«loi de Moïse»* et *«le sabbat qui est fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat»*.

A cette époque les pratiquants plus ou moins réguliers de la synagogue ne se posent pas la question de la naissance du rabbi Jésus, et ne sont pas plus intéressés par le devenir corporel de son cadavre :

Il est mort, c'est triste, et il est mort à cause de ses convictions, alors maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

Et bien on va continuer à défendre ses idées – son idéal de la foi – et bien mettre en évidence que ce n'est pas une «spiritualité», une variante de mysticisme, ou un refuge dans le ciel qui s'impose, mais une attitude et des actions concrètes qui démontrent dans la réalité quotidienne que la fidélité à son message a des conséquences pratiques : «Si vous priez pour la faim dans le monde, et que vous ne partagez pas vos ressources alimentaires, votre prière ne sert à rien».

A ce moment là, il n'est pas question de savoir si Jésus, fils de Joseph et de Marie, est «fils de Dieu» autrement que chacun des «fils de l'homme» à qui il s'adressait. Il n'est pas plus question de sa «résurrection» et des élaborations théologiques qui en feront une «preuve» de sa pertinence ou de sa «divinité» : les évangiles ne sont pas encore écrits, ceux qui lui étaient proches se comportent comme s'il était encore vivant.

Ils se souviennent de ce qu'il avait dit et fait, et eux, comme ils le peuvent, essaient de faire de même, avec plus ou moins de succès :

La preuve par l'acte, c'est bien joli, mais «faut le faire» et cela continue d'être risqué.

Et puis, les vieux, ceux qui l'ont connu, meurent. Il ne reste que ceux qui ont entendu ceux qui l'avaient connu, vu ou entendu. Ils se souviennent que c'était un type formidable, qui parlait de Dieu comme s'il l'avait personnellement fréquenté, comme s'il était de sa «famille» !

Du reste, à la synagogue, le vendredi soir, quand on entendait la lecture des textes, le rappel de la sortie d'Egypte, le don de la Torah, le temps de l'exil au désert... on se souvenait des moments passés avec Jésus, et comment il nous rappelait la pertinence des dix paroles, la conviction d'Elie qui lui a permis de survivre, la persuasion de Moïse qui a conduit son peuple à la liberté... Le samedi soir en clôturant le Sabbat avec le repas qu'il nous a proposé de prendre en souvenir de lui, on évoquait son discours lumineux... c'était clair... Jésus, Elie, Moïse la cohérence du discours, comme la preuve du Mont Thabor... On s'en souvenait comme «la transfiguration» qui nous guide pour continuer à porter témoignage et à agir dans son sens.

C'était important, de se souvenir de ses «paroles» (les «logias» ou «Source Q»), très vites mémorisées et répétées en parallèle avec les citations des Prophètes, des patriarches et de Moïse :

Jésus allait dans la même direction, il nous conduisait vers un monde nouveau, celui des psaumes, où *«le pauvre sera élevé et le riche sera abaissé»* à sa juste place.

Il est comme le «Messie», l'inspirateur du peuple...

Mais qui était-il pour que nous lui accordions du «crédit» ?

Il était celui qui remettait debout les affligés. Il était celui qui remettait en perspective ce que nous avons devant le nez et que nous ne pouvions pas voir : on était aveuglé, et il nous rendait la vue ! Quelqu'un qui réalise de tels miracles ne devrait pas mourir. Du reste, en ce sens il n'est pas mort, puisque nous aussi, en le suivant nous avons la conviction que nos actes concrets vont influencer la marche du monde (il y a deux mille ans que cela dure, dur !).

Il est à nos côtés, il nous soutient moralement, c'est évident. Il est comme qui dirait «ressuscité» quand ce qu'on fait suscite un bienfait, une «bénédiction»...

C'est ça, il est ressuscité, il est vraiment ressuscité ! Il faut absolument l'écrire, c'est un argument «porteur», et si on en est convaincu, nous aussi on fera des «miracles», c'est sûr !

Il faut se souvenir aussi que la plupart des «conseils» qu'il a donné de son vivant, Jésus les envisageait comme une action concrète aujourd'hui ... qui aurait des conséquences sur le «jugement» dernier... la mort dont on ne sait rien et dont on peut tout imaginer : Dans tous les cas, c'est aujourd'hui qu'il faut agir, parce que demain, ce sera trop tard : «Vous ne savez ni le jour ni l'heure» de votre mort, et vous n'aurez pas le temps de réparer les torts que vous aurez causés, et vous mourrez en le regrettant, l'enfer quoi ! (l'enfer est largement décrit dans la culture non biblique du temps)

Dans la fameuse «source Q» qui regroupait vraisemblablement essentiellement des paroles et quelques rares situations attribuées à Jésus, il n'était question ni de naissance miraculeuse, ni de résurrection, ni encore plus clairement de «miracles». En ruminant ces paroles, en les associant à la tradition mosaïque et à la culture de cette époque, en établissant des parallèles entre les actes prophétiques des anciens et ceux qui découlent du message et des actes attribués à Jésus, petit à petit vont se développer des récits qui vont passer du statut de narrations symboliques associées à Jésus, et subséquemment d'histoire à propos de Jésus, à l'Histoire de Jésus.

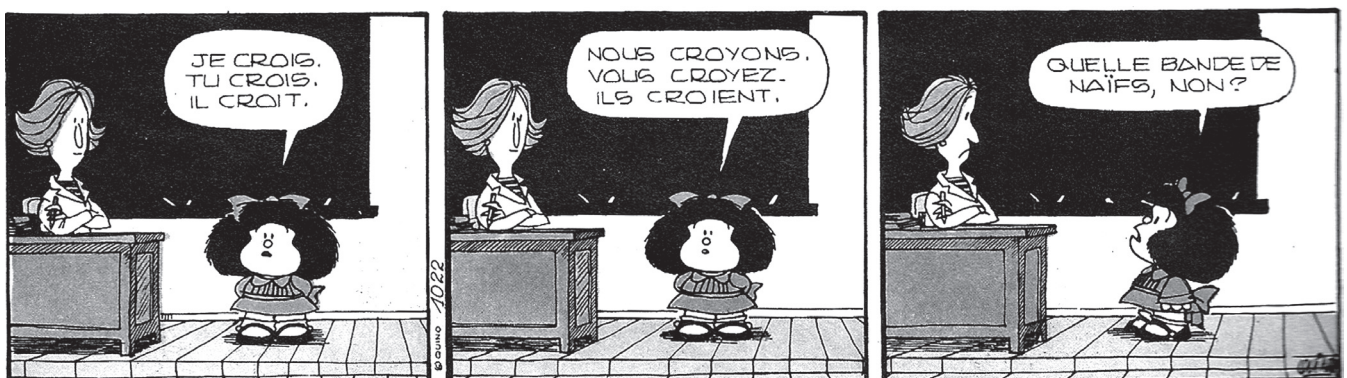
La recherche historique et sémantique du 20^e et du 21^e siècle a mis en évidence ce qui est crédible et motivant dans l'irruption historique de Jésus de Nazareth.

Paradoxalement, aujourd'hui nous sommes peut-être plus près des convictions des croyants de ce premier siècle finissant que de ceux qui prennent les histoires de la Bible au pied de la lettre.

Le danger, souligné par la lettre de Jacques, est de laisser à Dieu tous les problèmes de ce monde, et d'attendre qu'il les résolve à son rythme et selon sa convenance (comme le disait l'abbé Couturier à propos de l'Unité des Chrétiens). A ce train-là, on n'a pas fini d'attendre !

Bernard van Baalen

NB. D'autres études historiques affirment que le récit de la passion, et de la résurrection (qui est plutôt un «non-récit» – un tombeau vide et pas une émergence façon cinéma Avoriaz), s'est cristallisé, fixé peu à peu, parallèlement aux «logia», paroles, de la «source Q»...



Saint-Jacques : Compostelle et coquilles

La démarche du pèlerinage est universelle : on la rencontre tout au long de l'histoire humaine, dans toutes les religions, sur tous les continents. Devenant un étranger, quittant son monde familial, perdant son statut social et ses références hiérarchiques, le pèlerin prend conscience de lui-même, de ses limites et apprend parfois à les dépasser.

Le pèlerinage chrétien évoque la marche sur terre vers le ciel. Il rappelle que, sur terre, nous sommes de passage, en route vers notre demeure définitive, dans l'attente active de la rencontre et la communion éternelle avec Dieu.

Il s'agit d'une démarche de toute la personne : corps et esprit. Emportant l'essentiel sur le dos, on se désencombre de l'inutile, du superflu. On goûte le silence, la paix et la beauté de la Création de Dieu; on accepte les rencontres et le partage.

Dans les informations à propos du pèlerinage sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, on lit ceci :

Qui est saint Jacques ? Jacques, un des douze apôtres de Jésus, est le frère aîné de l'apôtre et évangéliste Jean. Fils de Zébédée, pêcheur avec son père sur le lac de Galilée, Jésus l'a surnommé, ainsi que son frère, «Fils du tonnerre». Ce surnom indique un caractère impétueux, ardent, décidé et audacieux.

Avec Pierre et Jean, il fait partie des «intimes de Jésus», témoins privilégiés d'événements importants de sa vie : résurrection de la fille de Jairus. Transfiguration et agonie de Jésus. La tradition en fait l'évangéliste de l'Espagne.

D'après les Actes des Apôtres, il mourut martyr à Jérusalem (entre 41 et 44), décapité sur l'ordre du roi Hérode. Si Etienne est le premier chrétien martyr (vers l'an 35), Jacques fut le premier apôtre qui versa son sang pour le Seigneur Jésus. Fuyant la persécution, des disciples de Jésus auraient ramené son corps, en barque, dans les lieux qu'il avait lui-même évangélisés. En 830, une étoile mystérieuse indiqua à un berger l'emplacement de la tombe de saint Jacques. On nomma cet endroit «campos stella», le champ des étoiles. Dès l'an mil, Compostelle est devenu, avec Rome, le principal pèlerinage d'Occident.

Le nom de Jacques est le même que Jacob en hébreu. Il est le patron des pèlerins. Il est le patron de l'Espagne. Sa fête est le 25 juillet.

Il s'agit donc d'un **amalgame**, effectué par la tradition, des deux «Jacques» (*Iacobos* Ἰάκωβος en grec, *Ia'acov* יַעֲקֹב en hébreu) du Nouveau Testament :

- le **disciple**, frère de Jean et fils de Zébédée,
- et le **frère de Jésus**, devenu tête de la première communauté à Jérusalem et «*exécuté par le glaive*» sur l'ordre d'Hérode (Actes 12,2).

L'auteur de notre épître n'est très certainement aucun des deux, mais un **troisième «Jacques»**, qui organise la vie des communautés quelques dizaines d'années plus tard et qui, probablement, souligne son prénom pour se mettre sous l'autorité des deux autres Jacques : «Voilà ce qu'ils vous diraient s'ils étaient là».



Quant à la «coquille saint-jacques»

Les moines de Cluny organisèrent dès le XI^e siècle des pèlerinages qui suivaient des chemins très précis ponctués d'hospices et d'asiles tenus par des monastères.

Les pèlerins placèrent leurs voyages sous le signes d'un symbole. Au début, les pèlerins se munirent de coquillages qu'ils trouvaient sur la plage et qu'ils ramenaient chez eux comme souvenirs.

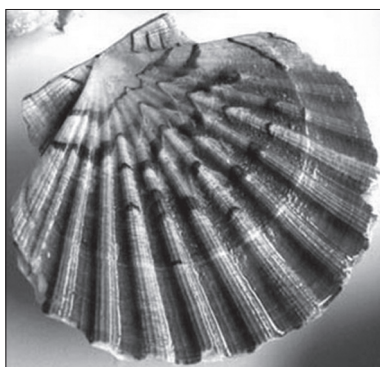
Depuis l'Antiquité on portait des coquillages comme talismans pour se préserver de la sorcellerie, du mauvais sort et de toutes sortes de maladies.

L'iconographie chrétienne de la coquille n'apparaît qu'avec le culte de saint Jacques. Sans doute pour des raisons symboliques, la coquille s'est imposée comme attribut de l'apôtre et prit le nom de saint-jacques. Petit à petit, cousue sur le chapeau, sur le sac ou sur le manteau, elle va devenir l'emblème, non seulement des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, mais de tous les pèlerins. Elle permettait de se distinguer des autres voyageurs, de boire dans les fontaines ou de demander l'aumône car, à la vue de la coquille, la charité devenait devoir !



A La Rochelle.

Sophie Mermod-Gilliéron



Pour conclure avec le sourire

Recettes à base de coquilles saint-jacques

(en cuisine, on parle ainsi de la chair, pas de la coquille elle-même, bien qu'on puisse présenter le plat dans ladite coquille !)

Etonnante : Faire cuire 20 minutes 4 carottes, 15g de beurre et une c.c. de cumin environ dans 2 dl1/2 de bouillon. Mixer fin, ajouter 2 c.s. de crème acidulée.

Faire rôtir dans du beurre des coquilles Saint-Jacques peu salées (1 minute par côté maximum, la chair doit rester moelleuse).

Mettre dans les assiettes les coquilles et à côté la sauce.

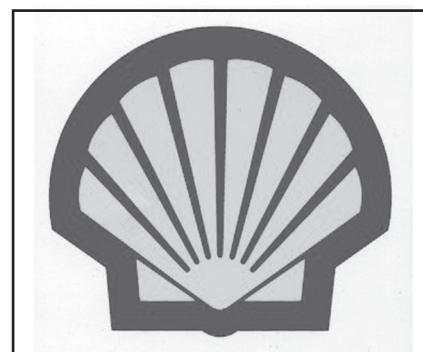
Ou alors «classe», pour un plat principal :

Faire revenir dans une poêle une échalote hachée dans du beurre. Ajouter les coquilles et 2 pincées de safran, saler à peine, faire revenir deux minutes. Enlever les coquilles.

Ajouter une c.c. de cognac et une de Noilly Prat (on peut mettre du porto, si on veut, ou pas d'alcool), 2 tomates pelées, épépinées concassées, 100g de champignons de Paris émincer, et 40 cl. de crème épaisse (bonjour les calories). Laisser étuver 5 à 10 minutes, que l'humidité s'en aille un peu. Saler et poivrer selon votre goût. Remettre les coquilles pour les chauffer. Servir avec du riz.

La plus simple :

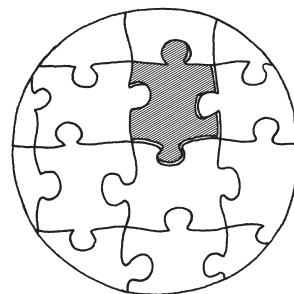
Poêler des coquilles 2 minutes, les mettre sur des assiettes chaudes, vite déglacer la poêle avec un peu de vinaigre de framboises, ajouter de l'huile de noix. Ca va très bien avec une salade où vous mettez tout ce que vous aimez.



La coquille (*shell* en anglais) saint-jacques est devenue dès 1907 l'emblème du Groupe Shell Oil parce que l'un des fondateurs, Marcel Samuel, a débuté dans l'importation de babioles fabriquées en Orient à base de coquillages.

TABLE DES MATIÈRES

Editorial (Madeline Heiniger, présidente du comité du CBOV)	3
Texte de l'épître de Jacques (TOB - Traduction Oecuménique de la Bible)	4
et commentaires au fil du texte	4
Epître de Jacques : qui, que, quoi, quand, où ?	17
Les «épîtres catholiques»	20
Heureux ceux qui ont des yeux et les utilisent...	21
Jacques, Paul, la foi et les œuvres	22
Œcuménisme : Jacques, une pierre d'achoppement ?	25
«La langue, nul homme ne peut la dompter»	27
Richesse et pauvreté : qu'en dit-on ailleurs dans la Bible ?	28
Petite histoire du sacrement des malades	31
Sens et célébration de l'onction des malades	31
En marge de l'onction des malades	33
Cultes pour «fatigués et chargés»	33
Dualité – Simplicité de Dieu	34
Prière individuelle – Prière communautaire	36
Agir sa foi	38
Jésus est mort, Christ est ressuscité	39
Saint-Jacques : Compostelle et coquilles	42



Ce dossier a été établi par :

Laurence Berlot	Claude Delabays	Jean-Clément Gössi
Luc-Etienne Jaques	Vincent Lafargue	Laurent Lavanchy
Sophie Mermod-Gilliéron	Fabien Moulin	Bernard Van Baalen

Edité en mai 2008 pour le Camp Biblique Œcuménique de Vaumarcus